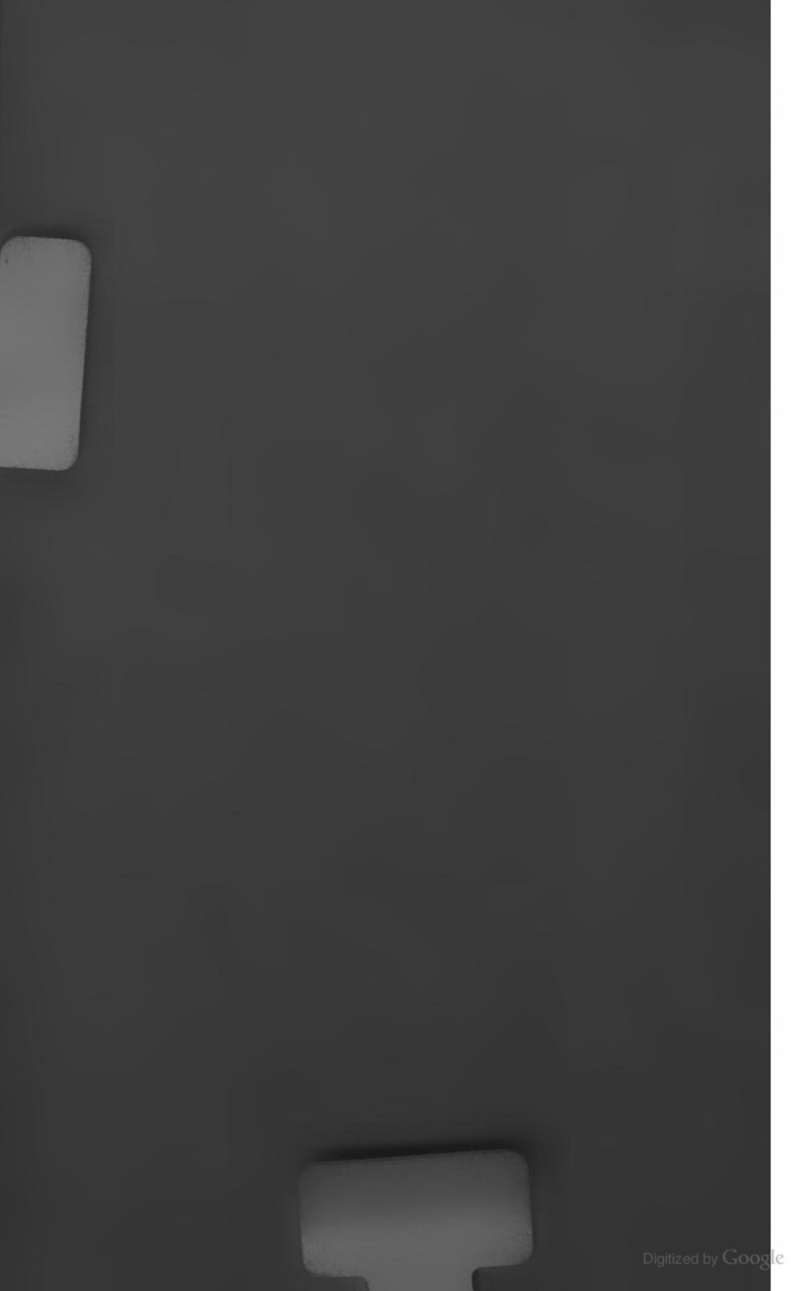






Rare et recherché.

RIMES GALANTES

PAR

CHARLES CORAN.

PARIS

LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR,
6 rue de la Paix.

—

1847



ENVOI.

A MADAME C. M. DE C.

Vous qui êtes jalouse, mais qui connaissez le secret de ces vers, protégez-les contre le reproche de fatuité, et souriez de leur inconstance.

C. C.

RIMES GALANTES.

LES DEUX NOURRICES.

Ma première nourrice est de race normande
(Deux seins ont frissonné sous ma lèvre gourmande):
Or, la trop tendre mère avait cherché, je crois,
La source de son lait en différents endroits :

Voilà comment j'ai pris le vice à la mamelle.
Nourrice, en me berçant sur sa gorge infidèle,
M'apprenait Barbe-Bleue; et le rusé marmot
Trouvait, l'oreille au conte et sans en perdre un mot,
Que le brigand changeait très-volontiers de femme.
Des décollations dont foisonne le drame
Je tirais simplement cette moralité :
— Changer est donc bien doux? — Quelle précocité!
J'avais trois ans ornés de pantins à sonnettes,
Et non loin de mon lit un merle à chansonnettes,
Siffleur qui de la patte entrouvrait le rideau
Pour jeter des refrains grivois dans mon berceau.
— Mais j'ai grandi; ma lèvre a porté la moustache;
Barbe-Bleue à mon tour... moins la clef et la hache,
J'allai, du bon Perrault commentant le récit;
Et le merle échappé courut de nid en nid
Répéter les propos de morale volage
Que nourrice autrefois contait près de sa cage.

— Voilà mon premier lait : tel j'étais, tel je suis.
Et voici mon second; car il advint depuis
Qu'appelé vers les arts par un vœu de nature,
Enfant, j'aimais déjà le marbre et la peinture;
Et mon goût altéré par le besoin du beau
Trouva pour cette soif nouvelle un lait nouveau.
— Noble dame, du sang de la Vénus païenne,
Ma seconde nourrice est née Italienne.
Si vous voulez la voir telle qu'au premier jour
Où mon cœur s'entr'ouvrit à ce mystique amour,
Jeune et blonde et suivant sa même rêverie,
Vers le Louvre venez. Gagnons la galerie.
D'abord il faut passer au milieu des Flamands;
Mais sans nous arrêter chez ces hôtes gourmands,
Sans caresser du doigt le menton des hôtesses,
Sans goûter au Louvain, sans danser aux Kermesses,
Marchons droit aux Toscans; arrivons... la voici!
C'est toi, Monna Lisa, maîtresse du Vinci,

Belle qui sur ses pas abandonnas Florence
Pour venir dans nos murs fêter la Renaissance.
François premier régnait; il retint Léonard,
Et la jeune maîtresse avec le grand vieillard.
Lorsqu'aux bras de son roi le peintre eut rendu l'âme,
La noble France ouvrit ses palais à la dame:
Et sans plus détourner tes yeux vers les lointains,
Pour voir, de ton balcon, le bleu des Apennins,
Tu restas parmi nous, dans notre Louvre assise,
A l'ombre de ton voile... et je te vis, ma Lise:
La soif vint à mon cœur; je demandai le sein,
Joconde, et tu souris en mère à mon dessein.

O céleste aliment, exquise nourriture,
Que de fois on m'a vu devant cette peinture
M'arrêter, et tendant la lèvre au doux portrait,
Jeune homme, savourer le bel art à long trait!

— Fidèle depuis lors à ma double origine,
D'humeur tantôt lyrique et tantôt libertine,
J'ai pris pour canne un jonc de mon premier berceau,
Et les pantins sonnants dansent dans mon cerveau;
Et toujours, quand le vin du dessert le demande,
J'évoque en mes propos la nourrice normande.
Mais, au sein des banquets, que l'autre souvenir
Tel qu'une voix d'en haut se plaise à revenir,
Plus de viveur! Soudain l'artiste se recouvre;
Je me lève, je pars, j'arrive au fond du Louvre;
Joconde tend sa main au baiser du retour,
Et mon couplet se change en strophe, pour un jour.

Voilà comment, au gré de la double influence
De l'art Italien, de la gaîté de France,
Voilà comment j'alterne en ma légèreté,
Parisien frivole épris de la beauté.

MÉPRIS DES RICHESSES.

Hôtel sur les plans de Mansard,
Panneaux et plafonds de Mignard,
Jardins sur le bord de la Seine;
Dans mes bassins blanche sirène

Triton cambré
A bouche pleine
Soufflant l'eau dans l'air azuré.

Folle maîtresse ayant pour nous
Quitté le sultan son époux;
Bouche en corail et dents d'albâtre,
Tout le portrait de Cléopâtre,
Front de vautour,
Teint olivâtre,
Deux yeux de flamme, un seul amour;

Rouge livrée, ardents chevaux;
Course au clocher par monts, par vaux;
Sur daim et cerf meute lancée;
Au fond des bois bête forcée;
Coutelas d'or
Pour la curée

Quittant la gaîne au bruit du cor;

Table ouverte à bruyants amis;
Peintres, poètes... tous admis;
Des femmes de Paris l'élite;
Dans des plats longs faisan et truite,
Et pour le vin,
Château Laffitte...
La France, l'Espagne et le Rhin!

La nuit, gala dans mes salons;
Fête al'giorno, cent violons;
Ananas venus d'Amérique;
Flore inconnue en botanique;
Grand bal, concert,
Souper bachique,
Et Cupidon pour le dessert!

RÉPONSE.

Petite dame, ètes-vous folle?
Que demandez-vous là, mon cœur?
Votre poulet est un moqueur,
Mais vous m'aimez, je m'en console.

— Lisons encor...

Oui, vous voulez savoir comment j'eus le courage,
Passant par certain corridor,
De vous glisser dans les doigts un message,
Un billet doux.
« — Fi! troubler la paix d'un ménage!
O mon époux! »
Dites-vous.

C'était au bal, voici l'histoire :
Les valses de Weber modulaient sur l'ivoire;
Vous, dans mes bras, docile au mouvement,
Les yeux baissés sur le corset de moire,
Vous soupiriez; pour qui? Pur effet d'instrument,
Tant vous aimez l'art allemand :
Et ma valseuse
S'abandonnait plus langoureuse,
Tant vous avez l'oreille chatouilleuse!

— Mais assise à l'écart, au frais de l'éventail,
Attendant des valses nouvelles,
Vers qui leviez-vous les prunelles?
Qui se mirait dans leur émail?...

Derrière j'étais là, le poignet à la hanche,
Penché sur vous; fin cavalier
Je causais, et sous le collier
Votre épaule gonflait du bonheur d'être blanche.

— Puis de votre bouquet vous respiriez l'odeur.
Femme, ô femme, pourquoi changeais-tu de couleur?
La mouvante narine
Frissonnait sur le sein de la rose églantine;
Trouble des sens, — qui ne devine? —
Et j'étais là, penché toujours,
Et ma lèvre effleurait la toque de velours.

— Devant vous passait-on, à la fin d'un quadrille,
Les pralines à la vanille,
Les bonbons panachés...

Rien qu'à voir vos façons de croquer une amande
Je me disais : « — Qu'elle est friande ! »
Bon signe pour d'autres péchés !
Pour lesquels?... Je vous le demande,
Dame aux petits airs alléchés.
— Mais bientôt au perron parut votre équipage.
Déjà se quitter, quel dommage !
Adieu fête, adieu fleurs ! La fourrure aux glands d'or
Reçut la jeune femme au seuil du corridor;
Et la câline
Se caressait l'épaule aux mouches de l'hermine :
Quelle finesse de toucher !
Nouveau symptôme, ma mignonne...
Ah ! ce n'est pas à moi de vous le reprocher;
Car mon sang disait tout bas : « — Donne,
Donne ! » Et sans témoin mon placet
Dans l'ombre entre vos doigts passait;
Et, de là, quelle joie !

Sur votre cœur, oui, dans la soie.
— Mais voyez donc, un billet doux...
O mon époux!

Au fait, je comprends le scrupule :
Un mois plus tard s'il avait vu,
Sur mes chenets, votre pied nu
Chausser ma mule;
Qu'aurait-il dit?.. belle chanson!
Mais c'est vous qui pour lui m'en demandez raison.
A vos ordres, mon cœur, je suis à la maison
Rien que pour vous, et venez vite.
— Adieu, petite.

LE SERPENT.

Je n'ai pour bague au doigt qu'une couleuvre d'or.

Gage d'amour, j'en suis à te comprendre encor :

Quel rapport entre vous, cœur brûlant, froid reptile?

Tes serments sont-ils faux, ô maîtresse fragile?

Ou si l'anneau gardien de la fidélité
N'exprime qu'une chaîne et ma captivité,
Pourquoi choisir le monstre aux trompeuses prunelles?
N'est-ce pas lui qui jette un sort aux tourterelles?
Quand je tombe à tes pieds, sous ton regard vainqueur,
Le serpent est-il donc l'image de ton cœur?
— Ma maîtresse répond : « — Dans la Bible elle-même
Le plaisir a choisi le serpent pour emblème :
Sans le beau tentateur la triste humanité
N'aurait jamais cueilli le fruit de volupté. »

Parmi les attributs du dieu de médecine
Le serpent s'est glissé; mais ici je devine:
Chez les empoisonneurs le nuisible animal,
Émule d'Esculape, a droit au piédestal.
De fait, ayant au choix médecin ou vipère,
Qu'éviter, le serpent ou son docte confrère?
Cas des plus délicats : le venin bien souvent

Donne la mort... tout comme un baume de savant.

Vous avez donc bien fait, médecine ma mie,

D'admettre la vipère à votre académie.

— Mon docteur me répond : « — Ignorant ou moqueur,

Dans le sein du reptile il est une liqueur

Dont les sucs, distillés selon mon ordonnance,

Le jour où tu souffrais ont calmé ta souffrance. »

Et toi, léger Mercure, en quel dessein fit-on

Monter un double aspic à ton léger bâton?

Dieu propice aux rimeurs, dieu cher à l'éloquence,

Dévoile ce symbole à mon intelligence.

As-tu peint sous les traits de l'animal rampant

Le pamphlet venimeux, bas comme le serpent?

Ou bien, as-tu voulu frapper de parodie

Le poème ennuyeux, la plate tragédie?

Réponds, toi qui choisis l'emblème des siffleurs,

Dieu propice aux beaux vers, et dieu des beaux parleurs.

— La Muse me répond : « — Par la verge divine
La Fable prouve assez que mon pouvoir fascine :
Les deux serpents charmés s'enlacent au bâton
Que le léger Mercure a reçu d'Apollon. »

— Puisqu'il en est ainsi, trois fois aimable bête,
Fais briller sur mon doigt l'écaille de ta tête;
Et que la bague d'or protège mes amours,
M'inspire de bons vers, me donne de beaux jours.

FÉVRIER.

O le triste climat, maudits soient les hivers!
L'orme dans le foyer pleure ses rameaux verts.
Mettez votre douillette et chauffons-nous, mignonne :
Sous votre menton rose attachez ce bonnet,

Posez ces pieds frileux sur le front du chenet,
Et jusques à demain n'y soyons pour personne.

La table est près du feu : ces petits pains beurrés
Brillent comme le blé dans les guérets dorés ;
Voici sous le cristal le clos de l'Ermitage ;
Dans ce pré de cresson un perdreau rouge dort,
Et sur le dernier plan s'élève en château fort
Un nougat... Voyez donc l'élégant paysage !

Écoutez ; dans les bois gazouille le pinson...
Non, c'est l'eau pour le thé qui chante une chanson.
— Ça, mon cœur, le velours vaut-il pas la fougère?
Venez dans ce fauteuil, et ne faisons plus qu'un :
Il faut contre le froid mettre tout en commun ;
Soupons dans cette pose, et nous n'aurons qu'un verre.

Et nous n'aurons qu'un lit. — C'est là qu'après dessert

Tout bas je vous invite à prendre le thé vert.
Le linge est bassiné sous l'édredon de plume.
Tandis que vous boirez la tasse à petits coups,
Je vous lirai des vers écrits exprès pour vous,
Mais en quittant souvent, bien souvent le volume.

Et du sein des hivers nous raillerons l'été.
Pressez votre retour, champêtre volupté,
Grands jours de canicule aux brûlantes haleines,
Danses sous les tilleuls, courses sur les grisons,
Et vous surtout et vous dîners sur les gazons
Où l'on boit le vin tiède, en chantant les fontaines.

Mais le vent siffle, il pleut, la grêle bat les murs.
Viens dans mes bras, maîtresse... Ah! que les temps sont durs!
L'amour s'est fait un creux dans le duvet de cygne;
La braise meurt, l'aiguille avance vers minuit,
La lampe autour de nous fait trembloter la nuit,
Et le sommeil nous prend, ma bouche sur ton signe.

SEPTEMBRE.

Mois des folles ardeurs, septembre est de retour.
Le soleil, cet archer complice de l'amour,
Lance des flèches d'or... Heureuses ses victimes!
Maîtresse, assez fouler les roses du tapis,

Viens, septembre a semé les fleurs sous les épis,
Viens cueillir des baisers et des fleurs et des rimes.

Comme une enfant de Greuze en négligé coquet,
Ajuste à ta ceinture un rustique bouquet :
Si fraîche on te prendra pour fille du village.
Non, triomphez, mon cœur; sous la paille de riz,
Les roses de Batton vont rappeler Paris;
Le berger saluera la dame à son passage.

Où voulons-nous aller? Pourquoi pas à Meudon!
Et là, comment dîner?.. sur l'herbe? Pourquoi non!
Craindrais-tu le mépris des belles de la ville?
Ah! qu'un discret amant propose, sans témoins,
Un goûter de pain bis et de lait dans les foins,
La plus fière aujourd'hui sera la plus docile.

Suivons à travers champs le chemin des oiseaux.

Sous les voûtes d'épis inclinés en berceaux,
Sur un lit de bluets je veux te voir assise.
Le fermier, qui de loin veille au fruit du labour,
Verra frémir le blé sans penser à l'amour :
Nos plaisirs passeront pour des jeux de la brise.

Au repas, nous aurons pour table tes genoux,
Et pour napperon blanc la jupe de dessous :
La vigne suppléra les assiettes de Sèvres :
Pour rôti, nous verrons courir un gai chevreuil ;
Tes lèvres presseront des pèches de Montreuil,
Et ma bouche boira sa part entre tes lèvres.

Que te faut-il encor, belle aux regards ravis?
Pour la sieste faut-il, loin des sentiers suivis,
Dans les bois de Meudon chercher une cachette?
Eh bien, nous trouverons un réduit, mais si frais,
Qu'aux bras de ton amant le gazon des forèts
Sera jusqu'à ce soir plus doux que ta couchette.

L'ENTRÉE DANS LE MONDE.

(CHANSON.)

Plus de latin !... mademoiselle,
Me voilà grand, je vous revoi.
Regardez bien : l'enfant rebelle
Qui dans vos bras cherchait pourquoi

Son cœur battait plus fort... c'est moi!

Mais près de vous (mon cœur se glace!)
Quel autre enfant a pris ma place?
Dieu! l'on dirait
Votre portrait!
— Écolier, parlez à voix basse,
Ou ma fille s'éveillerait.

Comme autrefois, belle voisine,
Embrassez donc votre amoureux.
Pour un baiser, vous, la plus fine,
Sur la bouche m'en rendiez deux...
Innocence des premiers jeux!

Mais près de vous (mon cœur se glace!)
Quel autre enfant a pris ma place?
Dieu! l'on dirait,

Votre portrait!
— Monsieur, parlez donc à voix basse,
De peur de causer un regret.

A l'heure où vous vous faisiez belle
J'entrais avec timidité,
Et puis, du coin de la prunelle
Je regardais.., en vérité
J'abusais de votre bonté.

Mais près de vous (mon cœur se glace!)
Quel autre enfant a pris ma place?
Dieu! l'on dirait
Votre portrait!
— Jules, parlez donc à voix basse,
Ou d'embarras on rougirait.

Me faisiez-vous lire une page...

En épelant fable ou chanson,
J'entrais un doigt dans le corsage;
Et vous disiez : « — Gentil garçon,
Répète deux fois ta leçon. »

Mais près de vous (mon cœur se glace!)
Quel autre enfant a pris ma place?
Dieu! l'on dirait
Votre portrait!
— Gentil garçon, parle à voix basse,
Et garde bien notre secret.

« — Sois sage, disiez-vous Sophie,
Et tu deviendras mon époux. »
J'ai doublé ma philosophie;
De vos serments souvenez-vous,
Et tenez les, marions-nous!

Mais près de vous (mon cœur se glace!)

Quel autre enfant a pris ma place?

Dieu! l'on dirait

Votre portrait!

— Petit mari, parle à voix basse;

Viens, je suis veuve, tout est prêt!

QUERELLES

Souvent, ma dame et moi nous sommes en querelle :
J'ai défendu ma porte aux vieux meubles; mais elle,
Elle irait par amour du style primitif
Troquer mon guéridon contre un pétrin naïf.

Quoi! n'a-t-il pas fallu, pour la paix du ménage,
Avoir le baldaquin et le lit moyen-âge !
Lit vermoulu; que dis-je, un lit?... un corbillard!
Ou bien, elle était femme à dormir autre part.
Moi qui rêve de Gnide aux bras de la déesse,
Et moi pour qui Morphé n'a que pavots de Grèce,
Que vois-je à mon réveil? Un vampire, un follet,
Un lutin, noirs démons, trônent sur mon chevet.
— Voilà comment chez nous on entend la plastique. —
Qu'en raillant je décoche une flèche gothique;
Pour punir le moqueur on casse les carreaux,
Et quelqu'horrible saint collé sur des vitraux
Met impertinemment le nez à ma fenêtre.
Si j'insiste, au repas les perdreaux vont paraître
Dans un plat écorné de Bernard Palissy...
Oui, voilà comme on dîne et comme on dort ici!
— Qui nous rencontrerait cherchant dans les boutiques,
Elle les pots flamands, moi les bronzes antiques,

Rirait de nous entendre en venir aux grands mots.
A quoi bon lui conter la fable des deux pots?
La fable n'y fait rien, et le pot de faïence
Heurte le pot de fer sans y briser son anse.
— Ah! qu'on est malheureux d'avoir le goût trop fin! —
Aujourd'hui cependant elle prend l'air câlin,
Met ses mains en ogive ainsi qu'une madone,
Et fait des yeux de sainte : alors, Dieu me pardonne,
C'est moi, moi qui la mène acheter un bahut!
Triomphez désormais suppôts de Belzébut;
Grimpez aux chapiteaux, salamandres, vampires,
Visiteurs des tombeaux chassez mes gais satyres,
Hissez sur les rayons les bouquins, le vieux fer,
Dansez sur la corniche une ronde d'enfer;
Oui, voici le sabbat, ma dame a sonné l'heure.
Pour moi, je n'y tiens plus, je change de demeure.
Adieu, maîtresse, adieu, tes amis sont trop laids;
Je cours en d'autres lieux me bâtir un palais,

Et sous vos frais abris, palmes corinthiennes,

Regretter la saison des fleurs athéniennes.

SYMPHONIE

AUX POETES.

I.

Frères, tentons ensemble une œuvre de musique.
Le luth cessera d'être un luth allégorique ;
Ses cordes frémiront en de réels concerts,
Et l'ébène et l'ivoire enchanteront les airs...

Poètes, que les lois des notes en mesure
Remplacent pour un jour la rime et la césure :
Venez, rassemblons-nous sous la main de Mozart ;
Dans un grand festival changeons les formes d'art,
L'orchestre est aux rimeurs : enfants de l'harmonie,
Qu'à son tour notre Muse ait une symphonie !

II.

L'un, brûlant d'épopée, embouchera l'airain.
Cris d'alarmes !
Aux armes !
Écoutez, écoutez !... Les archets au long crin,
Tels que des chevaux de bataille
Bondissant,
Partent en frémissant ;
Bruyant *tutti*, c'est la mitraille !
Dans les trompes grondez, canons,
Clairons ;

Ophicléides,
Soufflez aux combattants les fureurs homicides,
Les instincts meurtriers;
Et que les cymbales
Martiales
Fassent vibrer le bronze aux flancs des cuirassiers.
— A qui les lauriers, la victoire?
A qui les fanfares de gloire?...
Trombones, c'est à vous de nommer aux échos
Le héros.

— Tel est le destin de l'épée :
Tumulte des combats,
Ivresse des soldats...
— Muse, dans vos concerts, telle aussi l'Épopée.

III.

Bergers, bergers, la cloche tinte aux champs.

Plus de clairons, voici l'Idylle !

L'heureux troupeau broute sur les penchants ;

L'ombre est tranquille.

A vous, pasteurs, les combats sans dangers

Du buis sonore et des roseaux légers :

Que la flûte sauvage

Vante les fruits, délices du village ;

Et vous, pipeaux,

Vantez le lait, richesse des troupeaux.

— Bruns moissonneurs, agrestes jeunes filles,

Jetez là les faucilles :

Entendez-vous ?... Le crotale d'airain

Sonne en cadence ;

Le pouce bat le tambourin ;

L'on danse.

— Mais la musette et le hautbois

Chantent loin des bruits de la fête...

Jeunes amants en tête à tête,

Murmurez à l'ombre des bois.

— Et voilà, bien loin de la ville,
L'emploi du jour, bonheur facile...
— Muse, dans vos concerts, telle est encor l'Idylle.

IV.

Bergers, cessez vos chants, et vous danseurs, vos pas.
La marche triomphale approche... chapeaux bas!
Voici le roi vainqueur aux portes du village.
Voici l'Ode, et la pourpre et la splendeur des cours...
A vous bruyants héraults, trompettes et tambours,
A vous d'annoncer le passage!

Venez, graves altos, violons chaleureux :
Tels que des courtisans, des chevaliers, des preux,
Marchez avec accord dans les rangs du cortége.
Comme un roi calme et fier sous le dais empourpré,

Qu'à la place d'honneur la harpe au front doré
Fasse entendre un tranquille arpége.

Et vous, flûtes d'ivoire, ébène des bassons,
Comme des fleurs, jetez en l'air vos plus doux sons,
Accompagnez la lyre ; aimable souveraine,
La voici !... Derrière elle, épris de sa beauté
Le téorbe module un chant de volupté :
Tel un page aimé de sa reine.

Mais à la suite, hélas! soupirent tristement
Le cor, hardi chasseur devenu sombre amant,
La guitare, espagnol aux plaintives alarmes ;
Le doux violoncelle exhale son chagrin,
Et l'Ode qui marchait le front noble et serein,
Finit par l'Élégie en larmes.

V.

Mais, la marotte en main,
Que dit le Nain?
« — Foin de l'Élégie!
Vive l'amour, le bal, l'orgie!
Aimons! »
Et le Nain ivre,
De son grelot de cuivre
Appelle les Chansons.

« — Redonnez le signal
Aux bruits du bal,
Folles castagnettes;
Que la ronde enfle les jaquettes!
Dansons! »
Et le Nain ivre,
De son grelot de cuivre
Appelle les Chansons.

« — Choc des verres, et vous,

Joyeux glouglous,

Sous la verte treille

Le gai triangle vous éveille;

Buvons! »

Et le Nain ivre,

De son grelot de cuivre

Appelle les Chansons.

VI.

Or, le grelot c'est moi, chanteur aux notes claires,

Le Nain de votre Muse, ô poètes mes frères.

Si frivole qu'il soit j'ai fait vibrer mon cœur,

Ma place est parmi vous et nous dirons en chœur.

Choisissez l'Épopée, à vous l'Idylle et l'Ode,

Variez la mesure et l'accord et le mode,

Mais qu'avec moi l'orchestre entonne à l'unisson

Le refrain ivre,

Quand mon grelot de cuivre

Appelle la Chanson !

ÉLÉGANCE.

D'autres s'en moqueront, c'est ma foi quelque chose
Que d'avoir des gants frais et de sentir la rose.
J'admire assurément ces poètes nerveux
Dont la muse en fureur hérisse les cheveux ;

Mais celui dont les vers se plaisent à sourire,
Et qui pince gaîment les cordes de la lyre,
Peut aimer qu'une boucle où folâtre sa main
Répande autour de lui la rose ou le jasmin.
Il en est, direz-vous, que l'élégance gène :
A ceux-là, les haillons, luxe de Diogène !
Le roi de Macédoine et votre serviteur
Préfèrent les tissus impregnés de senteur.
— Du reste, à quel emploi faut-il donner sa vie?
Je n'en vois pour ma part qu'un seul digne d'envie;
C'est le plaisir. Eh bien, j'en appelle à vous tous,
Jeunes gens que l'amour conduit au rendez-vous :
Dites s'il est charmant, le jour d'une bataille,
D'effiler sa moustache en un peigne d'écaille,
De sortir du sachet un mouchoir festonné,
Et d'avoir à la montre un onyx enchaîné.
Léger, on part : semblable à la guèpe légère,
On vole butiner dans la ruche étrangère;

Et le miel est à vous, petit-maître accompli,
Galant qui sentez bon, amant au patchouly.

Oh ! quand les yeux baissés, désormais sans courage,
La femme s'abandonne à l'oubli d'être sage,
Vous livre le chemin vers un premier baiser,
Vous appelle le maître et vous permet d'oser,
Oh ! qu'il est doux de vivre en cet instant suprême
Où la lèvre se fond dans la bouche qu'on aime!
Délice d'être jeune !... oh ! qu'à jamais les vers
Du nom de votre dame emplissent vos concerts !
Mais qu'à jamais aussi ses yeux qu'elle relève
Vous trouvent dans ses bras beau comme dans son rêve.
Aimez donc avec art, surveillez vos transport
Et donnez à l'habit des airs de justaucorps.

Pour moi, j'ai grand regret de ces bons temps de fête
Où l'on savait porter des plumes sur la tête :

J'aurais voulu me voir la bouffette au soulier,
Et sur du drap d'argent me sentir un collier.
Je crois si volontiers qu'au milieu d'une fraise
L'esprit d'un galant homme était plus à son aise,
Que demain, à Paris, si je donnais le ton,
Jeunes gens, vous iriez la guipure au menton.
— Mais sans ressusciter une antique dentelle,
Prenons le frac anglais à la mode nouvelle :
Vainement le costume est sombre de couleur ;
Soyons gais sous le noir, et portons une fleur.
Tenez! rien qu'à nous voir le feutre sur l'oreille,
La veuve inconsolable au désir se réveille,
L'impitoyable épouse accorde un rendez-vous,
Et la pupille écrit son premier billet doux.

FLEURS.

Le docte horticulteur pas à pas me conduit,
Et j'affronte un discours devant chaque produit.
Il me vante en latin sa rose panachée,
Sa tulipe à fond bleu, sa pivoine tachée.

« — Mon cher monsieur, veuillez regarder cet œillet :
Admirez ma pervenche, — et mes lis, s'il vous plaît. »
J'admire, et le savant, de peur de quelque fraude,
D'un œil de bijoutier lorgne sa serre chaude.
Que fait-il de ses fleurs? Il attend le grand jour
Où les échantillons iront au Luxembourg.
Là, le juri décerne un prix à sa bruyère :
A son jasmin le Roi donne une tabatière :
La croix d'honneur revient à ses camélias;
Et si la greffe enfin bleuit ses dalias,
Notre homme, c'en est fait, entre à l'Académie.
— A sa place... mon Dieu! que de fleurs pour ma mie!

WATTEAU.

A PROPOS DE SON EMBARQUEMENT POUR L'ILE DE CYTHÈRE.

Oui, l'on fête Watteau ; par les portes dorées
Dans les petits salons le maître a ses entrées :
Sa tournure est pimpante, il sait les airs de cour,
Et la mode en a fait le caprice du jour.

Veut-on tenir maison dans le goût de Versaille,
On reçoit au boudoir les marquis en rocaille;
On se fait présenter les guerriers de biscuit,
Les dieux de Sèvre; enfin, le peintre est introduit.
« — Entrez donc, cher Watteau! » La comtesse en raffolle :
A lui le clou d'honneur près de la girandole.

Maître, ah! plutôt, venez au fond de l'atelier
Redire à vos neveux les secrets du métier.
Malgré plus de cent ans, à les voir si légères,
Tout bas l'on fait encor la cour à vos bergères;
Mais la grâce résiste aux amants maladroits,
Les tailles de satin glissent entre leurs doigts,
La danse leur échappe; et moi, jeune satyre,
Me voici qui de loin les nargue de mon rire.
Maître, redites-leur par quels pinceaux on plaît;
Vous-même au jour de l'art placez le chevalet.
Venez au Louvre, un jour d'étude solitaire,

Leur montrer dans quel port on frète pour Cythère,
Sur quel golfe peuplé de demi-dieux marins
Cupidon prend à bord d'élégants pèlerins.
Beau pays!.. montrez-nous le chemin pour s'y rendre.
Où donc fleurissent-ils ces rivages du Tendre?
Les ombres de nos bois n'ont point ce clair-obscur;
Jamais notre horizon n'eut ces lignes d'azur.
Que c'est faux! Et pourtant (merveille de peinture!)
A vivre sur ces bords se complait la nature;
C'est elle qui là-bas, dans les lointains trompeurs,
De son réel soleil traverse les vapeurs.
— O vous qui peignez frais, vous dont la fine touche
Sait placer le caprice aux angles d'une bouche,
Vous le maître d'atours des belles sans courroux,
Vous qui dans les jardins donnez les rendez-vous,
Et là, d'un doigt léger, à l'entour des albâtres,
Semez les gazons bleus sous les plaisirs folâtres,
De quel sang de duchesse avez-vous fait la chair

De ces minois au vent, de ces gorges à l'air?
Votre mode, on l'a dit, fut parfois ridicule ;
Oui, mais sous les paniers comme la taille ondule!
Comme le geste est libre en ces nœuds singuliers!
Comme ils font leur chemin tous ces petits souliers!
Comme vos jeunes gens avides de caresses
Convoitent avec goût les seins de leurs maîtresses!
Oh! que c'est bien ainsi qu'une main dans la main
On s'adore aujourd'hui sans penser à demain!
Vers un même baiser le groupe ami se penche,
La jupe et le pourpoint se plissent sur la hanche,
Et la pose est trouvée, et l'on sent les dessous,
Et le Corrège a peint le rire comme vous.
D'ailleurs, vos pèlerins cambrés dans leur ceinture
Sont, tout comme Apollon, d'idéale nature :
Athènes qui porta du fard avant Paris
Eût aimé votre rouge, et la Grèce eût compris.

— Oui, l'on fête Watteau ; par les portes dorées
Dans les petits salons le maître a ses entrées :
Sa tournure est pimpante, il sait les airs de cour,
Et la mode en a fait le caprice du jour.
— Mais que si je tenais dans ma chambre enfermée,
Entre ma dame et moi, cette œuvre bien-aimée,
Comme je fêterais le peintre et sa couleur !
Et qu'aussi nos baisers doubleraient de chaleur !
Avec ce chœur d'amants prêts à quitter la terre
Pour la blanche Vénus et la verte Cythère,
Le poète et la dame iraient, au gré des flots,
Passagers sur la nef des Amours matelots ;
Et du pont nous verrions dans les vagues limpides
Se jouer le reflet de nos baisers humides.

SCÈNE D'INTÉRIEUR.

Un faune à longs pipeaux, dont l'art fit un chenet,
Dans une chambre à lit, près du feu, tisonnait.
Devant lui, l'orme en pleurs murmurait sur la braise,
Et le thé répondait dans la théière anglaise.

Le demi-dieu, repu de flamme et de Pékuo,

D'une oreille pointue écouta ce duo.

(Entre nous l'histoire est réelle ;

J'étais témoin dans la ruelle.)

L'orme écumait :

« — Quel ingrat est mon maître !

Mes rameaux agités

Éventaient les étés

Au pied de sa fenêtre. »

Le thé fumait :

« — Nous sommes en décembre :

Mes bouquets toujours verts

Réchauffent les hivers

Près du feu de sa chambre. »

L'orme sifflait :

« — Sa dame venait-elle

Sur la mousse nouvelle...
Je leur servais d'ombrelle. »
. Le thé soufflait :
« — Elle est là, sur la plume.
Comme un trépied je fume,
L'alcôve se parfume. »

L'orme éclatait :
« — Adieux, écharpe blanche
Suspendue à la branche ! »
Le thé chantait :
« — Bonjour, blondes gimblettes,
Et vivent les dînettes ! »

L'orme criait :
« — Au feu !! maître implacable. »
Le thé fuyait :
« — Maîtresse, à table ! à table ! »

— L'orme croula…

— Le thé coula…

Ici le dieu-chenet cessa de les entendre.

Sous les pinces d'acier l'orme croulait en cendre,

Le thé coulait au fond d'une tasse à barbeaux :

Et le faune à son tour souffla dans ses pipeaux,

Bienheureux de sentir sur sa tête dorée

Un petit pied de dame en pantoufle fourrée.

(L'histoire est réelle, entre nous ;

La dame était sur mes genoux.)

LE SERMON.

La coutume en carême est d'aller au sermon;
Usage assez propice aux rendez-vous, dit-on :
Pour moi qui ne veux point faire le bon apôtre,
Je ne m'en cache pas, j'y vais tout comme un autre.

Hier donc, suivant l'annonce, un orateur sacré
Nous vantait l'abstinence en style figuré.
Pour mériter le ciel il fallait, à l'entendre,
Jeûner quarante jours, et dormir sur la cendre.
Quant aux biens d'ici-bas, le vin, la bonne chair,
Les belles... condamnés aux flammes de l'enfer.
— L'abbé pour affadir l'amour et le Champagne
Faisait du paradis un pays de Cocagne;
J'écoutais, j'écoutais; mes appétits flattés
S'ouvraient tout doucement aux saintes vérités.
Ce paradis sucré comme un flanc à la crème
M'affriandait; mais, las! revenait le carême...
Alors il fallait voir le nouveau Massillon
Aux mangeurs de pois secs donner du goupillon,
Et, pour tenter le goût, accommoder l'extase
A la mode du ciel, dans une périphrase.
En vain s'emmiellait-il les gestes et la voix :
J'allais donner ma part, quand je vois... oh! je vois

Que ma voisine avait (la merveilleuse chose!)
Au milieu de la joue une fossette rose.
Près de cette fossette, à travers un guichet,
A confesse qu'eut dit le sage en blanc rochet?
Je ne sais; mais pour elle, un ermite en prière
De sa grotte mousseuse eut levé la barrière.
Aussi, demandez-moi si l'apparition
Réchauffa la ferveur de ma conversion.
Un diable me soufflait dans le trou de l'oreille:
«—Voyez donc, mon voisin, qu'elle est blonde et vermeille!
Pensez-vous bonnement que le pain noir et l'eau
Fassent venir ainsi des roses sur la peau?
Prend-on si bonne odeur à pâtir sous la bure?
Non pas; mais nous aimons les fruits en confiture,
Nous dormons dans la plume; et le châle étranger,
Sentez vous-même! exhale un parfum d'oranger.
Que monsieur le curé juge le cas damnable:
Vous, mon cher, croyez-m'en; pour cet air agréable

Tout comme le bonhomme elle ira droit aux cieux ;
Voyez, le paradis lui brille dans les yeux »
— Mais le prédicateur s'écriait à voix haute :
« — C'est ma faute, ma faute et ma très grande faute ! »
Puis, de trois coups de poing se frappant l'abdomen,
Il racontait pourquoi Dieu nous chassa d'Eden.
L'abbé s'en retirait décemment : ma voisine
Soupirait en rêvant au péché d'origine :
J'étais comme le juge entre deux avocats,
Et le diable à son tour reprenait les débats :
« — Oh! dans le frais verger qui vous défend, jeune homme,
Si le cœur vous en dit, de goûter une pomme?
Quand le sort vous conduit vers l'arbre défendu,
Quand la branche vous tend le beau fruit suspendu,
De ne point le cueillir aurez-vous le courage? »
Et le serpent en vint à parler sans image :
Mais le drôle eut recours à des arguments tels,
Que je n'en dirai rien par respect des autels.

— Prêtait-elle l'oreille à cette plaidoirie ?...
La dame tout à coup fit une bouderie,
Et sa bouche qu'ouvrait un sourire païen
Semblait dire : « — Ah ! monsieur, comme il nous connaît bien ! »

C'est ainsi que durant la sainte patenôtre
Les dévotes brebis pèchaient l'une par l'autre.
— Cependant l'avocat des austères douceurs
Congédia la foule : « — Allez, allez, mes sœurs ;
Amortissez les sens, jeûnez, faites vigile. »
— Chacun s'achemina vers le blanc péristyle.
Elle, du bout du doigt, prit l'eau du bénitier,
Et sortit en baissant les yeux sur son psautier :
Mais encor un sermon, le diable les relève,
Et je soupe avant Pâque avec cette enfant d'Ève.
— Voyez, pour un contrit, quel retour à la foi !
Décidément les dieux ne sont pas faits pour moi.

UNE REPRÉSENTATION EXTRAORDINAIRE.

L'affiche est magnifique
Ce soir à l'Opéra.
Nouveaux chanteurs, vieille musique,
Effet de nuit dans l'Alhambra,

Danse historique,

Et cætera.

— Mais qui vient d'entrer?... Sous l'hermine

Fins contours, molle nudité,

Je vous devine,

Et je veux voir en vérité!

Au lever de la toile...

Qu'on juge de l'effet!

Tout un sérail, et pas un voile!

De l'eau, des fleurs, un minaret :

La nuit s'étoile;

Tableau complet.

— La dame enlève sa fourrure :

Son sein resplendit agité

Sous la parure.

Le beau spectacle en vérité!

Sur un coup de cymbale
Le Soprano paraît.
Les yeux s'allument dans la salle;
Car la chanteuse a de l'attrait,
Visage ovale
Et teint de lait.
— Et moi, je tourne la prunelle;
Car dans la loge d'à côté,
Comme elle est belle!
Elle est bien belle en vérité!

D'une voix monotone
Un Chrétien, amoureux
De la Favorite en personne,
Chante un cantique, et fait des vœux
A la madone
Pour être heureux.
— Moi, je passerais en prière,

Mais à vos pieds, noble beauté,
La vie entière.
Je suis fou d'elle en vérité !

Après le chant, la danse :
Au milieu du ballet,
La première Sultane avance
Vers la rampe, et d'un air coquet
A l'assistance
Jette un bouquet.
— A lui dérober une rose
Mettons de la témérité.
Oh ! mais je n'ose...
La main me tremble en vérité !

Dans la ronde finale
Deux cents mollets ont pris
Une posture horizontale :

A ce spectacle tout Paris
Sort de la salle
Le cœur épris.
— J'ai vu se relever l'hermine
Lorsque légère elle a monté
Dans sa berline...
La fine jambe en vérité!

On suit les Terpsichore...
Rapide dénoûment!
On soupe en commun, on s'adore,
Et la plus sage en s'endormant,
Jusqu'à l'aurore
N'a qu'un amant.
— Les chevaux s'élancent; la dame
A travers la glace a jeté
Deux yeux de flamme,
Mais sur un autre.. en vérité!

SI JEUNESSE SAVAIT,
SI VIEILLESSE POUVAIT.

Si jeunesse savait ce que vaut la jeunesse,
Comme les jeunes gens aimeraient leur maîtresse!
Et comme ils fouleraient, au gré de la saison,
Les plumes de l'alcôve et les fleurs du gazon!

Les cavaliers épris, les compagnes jalouses
Passeraient le printemps à courir les pelouses,
Et l'hiver à fêter, sous les triples rideaux,
Le Champagne à la glace et l'amour aux flambeaux :
Et l'on appellerait le plus digne d'envie
L'amant de belle humeur et de joyeuse vie
Qui changerait la table et le lit en autels,
Pour y traiter en dieux tous ses péchés mortels.

Si vieillesse pouvait réparer la vieillesse,
Comme elle reviendrait aux jours de la jeunesse !
Et comme les vieillards, rivaux de leurs enfants,
Déclineraient l'honneur d'avoir des cheveux blancs !
Alors on les verrait, ces nouveaux jeunes hommes,
Sur les plus fiers coursiers paraître aux hippodromes,
Avaler à longs traits les grands vins généreux;
Et les rois du festin ce seraient toujours eux.
Eux, toujours les premiers à provoquer l'ivresse,

Coupe en main porteraient des toasts à la sagesse ;
Et le plus sage alors serait le mieux appris
En amour comme à table à tenir les paris.

Si jeunesse savait ce que vaut la jeunesse ;
Si vieillesse pouvait réparer la vieillesse ;
Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait,
Que de fronts couronnés sur des lits de duvet !

TRIANON.

Qu'un lierre est élégant lorsqu'en un parc royal,
Verte guirlande, il rampe autour d'un piédestal!

Devant une statue
Toute nue

Deux pédants discutaient au petit Trianon.

L'un disait : — c'est Vénus ; et l'autre : — c'est Junon.

Les mots pompeux traînaient les lourdes théories.

— Deux amants promenaient par-là leurs rêveries

(Car toujours les vieux parcs ont des coins isolés

Pour les marbres sans voile et les amours voilés) :

Près du socle, en passant derrière la déesse,

Le jeune homme idolâtre arrêta sa maîtresse.

« — Regarde, murmura le flatteur, te voici ! »

La dame en ses amours se montrait donc ainsi ?

Il n'en dit rien : sans doute un baiser le fit taire...

Mais déjà les amants, avides de mystère,

Fuyaient sous les massifs...

Sous les ifs.

Et les pédants brisaient la guirlande d'un lierre

Pour chercher du latin sur le socle de pierre.

UN MOMENT DE SAGESSE.

Sur le papier glacé m'arrive le message :

Aux revers de l'amour opposons du courage!

J'ai deviné mon sort ; voici donc ses adieux.

Quel dédain!... J'aurais pu, madame, attendre mieux.

Mais pour de plus grands maux gardons notre tristesse :
Oublions, oublions cette étrange maîtresse.
Aussi bien, trop longtemps j'ai subi sa fierté ;
Je t'invoque à ton tour, belle tranquillité.
— Allons ! je suis guéri : libre d'inquiétude,
Le moment est venu de songer à l'étude.
Sortez de vos rayons, mes livres ; entre nous
Le temps sera plus court qu'à ces longs rendez-vous ;
Nous aurons de l'esprit, nous l'oublierons ensemble...
Te voilà, mon Chénier ! quel destin nous rassemble !
Frère, pour nous l'amour forgea le même trait ;
Et de ma dame, hélas ! Camille est le portrait.
A chacun de tes vers écrits pour l'infidèle,
Je m'arrête, et je dis : — oh ! comme c'est bien *elle* !
Je le disais du moins ; car je veux désormais
Ne plus jamais te lire, et n'aimer plus jamais.
Plus de vers ! plus d'amour ! la jeunesse est passée :
Aristote m'attend aux leçons du Lycée :

J'irai trouver Socrate avec Phèdre et Criton...
Mais, silence! voici les discours de Platon.
— Penseur à longue barbe, à flottante tunique,
Montre-moi le chemin qui conduit au Portique :
Regarde, j'ai vaincu la chair et ses transports;
L'esprit s'est dégagé des entraves du corps :
Sur les routes d'en haut je suis prêt à te suivre.
— Mais quoi! que faites-vous au milieu de ce livre,
Petite fleur? Faut-il qu'un frivole bouquet
Ait sa place parmi les sages du Banquet?
Que voulez-vous? « — Vois donc comme je suis jolie!
Oh! souviens-toi du jour où vous m'avez cueillie.
Ensemble, près de moi, couchés sur le gazon,
S'agissait-il alors d'amour ou de raison?
Il s'agissait d'amour, de baiser, de sourire.
J'écoutais; j'entendis ta maîtresse te dire :
— Pour ne pas oublier ce qui s'est fait ici,
Emportez cette fleur, mon ange. — Et me voici!

Me voici... mais pardon, j'ai troublé ta lecture. »

— Oh! parle, parle encor, livre de la nature :

O ma chère pervenche, ô souvenirs d'amours,

Troublez de vos parfums les antiques discours.

Ne plus l'aimer, grand Dieu, n'être plus aimé d'elle!

Oh! dictez-moi des vers qui touchent la cruelle.

— Et la plume déjà, sur le papier glacé,

Demande mon pardon... quand c'est moi l'offensé!

LUSTRATIONS.

Dans les arts recherchons les modèles divins :
Arrivons au plaisir par les plus beaux chemins.

Avant l'heure où ma dame, en son plus frais costume,
Ma dame et les combats m'attendent sur la plume,

Moi, soigneux des apprêts, ardent, mais fin lutteur,
Je plonge dans le bain d'eau fraîche et de senteur;
Et de là, vers les jeux de l'amoureuse arène
Je vole, et plus dispos le sang court en ma veine.
Oh! qu'alors il m'est doux, assoupli par les eaux,
D'essayer mon courage entre tes bras rivaux,
Maîtresse; et que bien mieux ma mouvante narine
Sait trouver quel bouquet est mort sur ta poitrine,
Lorsqu'attirant ma bouche à l'endroit de ton cœur,
Tes mains aux bagues d'or caressent leur vainqueur!

Suivons vers le plaisir les routes les plus belles;
Et dans les arts cherchons les plus divins modèles.

Pour l'art abandonnant un jour la volupté,
J'ai fui blonde maîtresse et natale cité;
Et j'ai vu les grandeurs de ton architecture,
Tes noirs palais, Florence, et ta blanche sculpture:

J'ai vu ; puis je reviens après avoir compris.
Mais, quelle est ma surprise en rentrant dans Paris !
Je contemple et m'étonne. Est-ce donc là ma ville?
La pierre a revêtu la couleur et le style.
J'admire ; et cependant le jour de mon départ
Je passais dédaigneux... mais j'ai pris le bain d'art ;
Et voilà que goûtant la ligne et l'ordonnance,
De loin j'ai cru revoir les palais de Florence.

Dans les arts recherchons les modèles divins :
Arrivons au plaisir par les plus beaux chemins.

A UNE DAME COQUETTE.

J'admire avec orgueil tant d'efforts pour me plaire !
Ces propos ambigus, ces regards calculés,
Le choix de ces parfums dont mes sens sont troublés,
Ces poses en langueur qu'un demi-jour éclaire.

Vous n'attendez que moi, mais en galant peignoir;
Ruban frais, nœud de fleurs, tablier de dentelle...
Heureux celui pour qui la beauté se fait belle,
Et qui cause un soupir dès qu'il entre au boudoir!

On vous a vu dompter les plus fiers capitaines;
Railler un cardinal qui se damnait pour vous;
Bannir un archiduc qui priait à genoux;
Mais moi, moi chansonnier, je baise vos mitaines.

Comme en un songe d'or tout sourit à mes vœux.
Votre tiroir secret conserve mes messages,
Les fleurs de mes bouquets meurent dans vos corsages;
Et pour moi les ciseaux coupent de vos cheveux.

Pour moi... l'heureux rimeur! madame se propose
De broder au balcon d'où l'on pourra me voir.
Le jour, elle ouvrira sa fenêtre. Et le soir?

Le soir... on m'ouvrira la porte, je suppose.

Déjà je tends les bras : voilà bien ma candeur!
J'implore : mais soudain, quelle honnète panique!
Madame entend parler d'un amour platonique:
Épurons au plutôt cette profane ardeur.

Épurons... Mais que faire, hélas! de ma tendresse?
Faut-il à vos genoux consumer mes beaux jours,
Brûler, crier au feu! sans espoir de secours,
Sans être votre amant vous avoir pour maîtresse?

Quand votre chien anglais se fâche et fait des bonds,
Vous jetez des gateaux à ce petit Cerbère;
Et quand je me plaindrais, vous me diriez: «—Mon frère!»
En souffrant un baiser sur vos doigts pudibonds.

Comment ne pas se prendre aux douceurs de vos ruses?

L'amoureux porte-lyre, attendri... jusqu'aux vers,
Finirait par chanter vos lauriers et ses fers;
Et vous iriez, ma sœur, de pair avec les Muses.

Je comprends, je comprends, il vous faut des sonnets;
Pour avoir mes chansons vous flattez mon plumage;
Mais je sens les gluaux, j'entrevois une cage...
Adressez-vous, mignonne, à d'autres sansonnets.

Syrène, sous le flot cachez bien vos écailles!
Friande de concerts, vous nagez dans mes eaux;
Dans vos filets d'azur vous traînez mes vaisseaux;
Moi de rire, plongeur qui glisse entre les mailles.

Soyons amants, madame, ou je deviens moqueur.
Le marché vous déplaît? Eh bien, petite fée
A la mode chinoise effrontément coiffée,
Vous n'aurez pas mes vers, vous n'avez plus mon cœur.

A TABLE.

Notre hôte est un gourmet, le vin est cacheté;
La bouteille au long col sans fracas se débouche,
Dans un berceau d'osier, comme un enfant, se couche,
Circule; et de l'hôtesse on porte la santé.

On chante ses vingt ans, et surtout sa beauté.
Elle, le verre en main, de ses lèvres le touche;
Puis le cristal marqué des lignes de sa bouche,
Humide sur le bord, se place à mon côté;

Car elle est ma voisine... A l'aide d'une feinte
Déjà je tiens le verre, et l'amoureuse empreinte
Se change sous ma lèvre en un baiser surpris.

L'amphytrion me dit : « — Jeune homme à faible tête,
Pour un doigt de mon vin voilà vos yeux en fête. »
J'ai replacé le verre, et la dame a compris.

LE LAIT D'ANESSE.

I.

J'ai près d'Auteuil un petit bien champêtre ;
Pavillon blanc, jardinet non muré,
Rien qu'un parterre, et pour voisin, le pré.
Dès qu'il fait jour, rôde sous ma fenêtre

Près de mes fleurs, loin du fouet de son maître,
Gentille ânesse au corsage zébré,
Dont le gardien là-bas dort sous le hêtre.

Au pied de ma maison
Vient brouter la laitière,
Et ses flancs pour litière
Choisissent mon gazon.

Les dents de la friande
Dédaignent la lavande,
Le thym, le jeune osier,
Pour mordre à mon rosier.

De loin l'ânier jure et blasphème.
Et moi je dis :
— Broute, nourrice, enfle tes pis,
Fais de mes roses de la crème;

Guéris la toux
De ma voisine,
Qui vient le soir sans palatine
Sous mon rosier, sur mes genoux.

II.

Car près d'Auteuil j'ai dans mon voisinage
Gentille dame au vieux mari jaloux.
Rien qu'un buisson pour clôture entre nous.
Dès qu'il fait nuit, la belle en frais corsage,
Loin du grondeur, près du mur de feuillage
Rôde, gazouille, appelle, et notre époux
Dort au logis dans sa robe à ramage.

Par le buisson ouvert
Passe une jambe fine;
Et bientôt ma voisine
Foule mon gazon vert.

— La nuit est vaporeuse,
Et la dame est frileuse :
Sous mon rosier fleuri
L'amour cherche un abri.

De loin l'époux prédit un rhume.
Et je dis moi :
— Tousse, maîtresse, enrhume-toi ;
Demain, tu boiras sur la plume,
A petits coups,
La crème rose
Que gentille ânesse compose
Sous l'églantier du rendez-vous.

III.

Bravez le frais du soir, romanesques épouses ;
Glissez sur les pelouses
Où l'amour vous conduit.

Loin des époux moroses
Affrontez sous les roses
Le souffle de la nuit.

Si le matin, la toux vous condamne à l'alcôve,
On vous prescrit la mauve,
Le tilleul anodin :
Mais que la chambrière
Refuse la théière
Aux fleurs du médecin.

Que plutôt sur le seuil de sa chère maîtresse
On conduise une ânesse;
Le lait fumant jaillit,
Et la crème mousseuse
Rendort la paresseuse
Dans le creux de son lit.

A UNE DANSEUSE.

A toi les vers, les fleurs, les parfums, les musiques,
Nymphe aux pas imités des déesses antiques,
Splendeur de nos ballets.
Princesse d'Opéra, dans la Grèce idolâtre

Tes pieds auraient trouvé l'Olympe pour théâtre,
Un temple pour palais.

Avide d'être père, un jour de Lupercales,
Dis-moi quel dieu léger jeta là ses crotales,
Mit la fête en émoi ;
Quelle vierge tomba sur la peau de panthère,
Et pour éterniser la danse sur la terre
Chargea ses flancs de toi.

Conserve-nous Cythère, ô ma belle païenne!
Qu'au bruit des instruments la grâce ionienne
Balance tes bras nus.
Dans tes sombres cheveux mêle les blonds camées;
Fais sourire au milieu des nattes embaumées
Le profil de Vénus.

Le soir, quand tu parais, libre dans ta ceinture,

Le sculpteur vient apprendre à draper la sculpture,
Le peintre est inspiré.
Le poète diffus qui te vit sur la scène,
Comme un jeune Romain s'en revenant d'Athène,
A le goût épuré.

Le jour, s'il faut quitter pour nos rubans tes ailes,
Et les voiles divins pour de folles dentelles,
Tu gardes la beauté :
Sur toi les vètements que Paris imagine
Donnent des plis mouillés, comme un manteau d'Égine
Dans le marbre sculpté.

Sous ton frèle chapeau de paille de Toscane
Les yeux noirs de Phryné, l'antique courtisane,
Semblent flamber encor :
La taille de Laïs enfle ton cachemire :
Dans tes gants de chevreau les mains d'une hétaïre

Portent tes bagues d'or.

Dans ton moderne hôtel tu sais, comme Aspasie,
Brûler près d'un amant le benjoin de l'Asie,
La myrrhe des Persans :
Tu sais donner la flamme aux baisers de ta bouche :
Tu pourrais, comme Hélène, allumer sur ta couche
Un combat de dix ans.

Femme au cœur sans refus, femme aux regards sans honte
Dans ton boudoir fidèle au culte d'Amathonte
Vénus règne toujours.
Sous le ciel de ton lit, à l'heure où tu succombes,
L'heureux qui te possède a cru voir deux colombes
Planer sur tes amours.

Et moi, lointain écho des flûtes de la Grèce,
J'ai rempli de mon souffle un roseau du Permesse,

Comme les dieux des bois;

J'ai jeté ma chanson sous les pas de la danse,

Et le faune flûteur accompagne en cadence

La nymphe d'autrefois.

LES FOURRURES.

Il gèle : près du feu, qu'importe à quel degré !
L'heureuse dame, au fond de son boudoir doré
Apprend les airs nouveaux ; sur l'ébène et l'ivoire,
Sa manche fait traîner l'hermine à mouche noire,

Et sa fine pantoufle au petit-gris moelleux
Pose sur la pédale un bout de pied frileux.
— Madame, oh ! le beau feu de hêtre !
Que ces airs vont bien à vos doigts!
Mais, écoutez!.. sous la fenêtre
Une pauvre femme sans voix
Chante un cantique d'autrefois,
Il gèle : elle est nu-pieds peut-être !

Il gèle : près du feu, ses nouvelles amours,
Son enfant velouté roule sur la peau d'ours.
Polichinelle en main, le poupon se câline
Dans son beau vitchoura de martre zibeline.
Le duvet d'un oiseau tremble autour de ses pieds,
Et son pantin lui-même a du cygne aux souliers.
— Madame, oh! le beau feu de hêtre!
Et qu'il est beau votre garçon!
Mais, regardez: — sous la fenêtre

La femme à la triste chanson
Montre aux passants un nourrisson.
Il gèle : et l'enfant vient de naître.

Il gèle : près du feu, devant la grille d'or,
S'étalent les longs poils de l'épagneul Médor.
Le favori couché sur une chancelière
D'un cornet de bonbons fait une muselière ;
Et ce soir il viendra sous le tiède édredon
Caresser sa maîtresse en un lit céladon.
— Madame, oh! le beau feu de hêtre!
Votre chien vaut bien de l'argent!
Mais voyez donc!.. sous la fenêtre
Un vieux caniche intelligent
Complète le groupe indigent :
Il gèle : il réchauffe son maître.

Il gèle : mais l'on sort dans les beaux jours d'hiver;

Près de Boulogne on va respirer le grand air.
Déjà le coupé roule au pied du vestibule;
La bande d'astrakhan autour du siége ondule;
Le cocher se bouffit sous la peau de renard,
Puis la mère, l'enfant, le chien montent : on part.

— Vous qui bien loin du feu de hêtre
Gardez pourtant votre chaleur,
Les pauvres vous ont vu paraître;
Baissez la glace; donnez leur.
Hélas! l'heureuse dame a peur :
Il gèle : elle aurait froid peut-être.

Il a reçu des ans le droit de majesté;
Mais l'aimable vieillard nous garde sa gaîté,
Et de ses derniers jours nous faisant une fête
Veut que les cheveux blancs soient des lis sur sa tête.

Un moins sage que lui resterait près du feu
A gronder tour à tour gouvernante et neveu.
Lui se plaît dans les bals où la jeunesse danse :
Le gant paille à la main, sa dernière élégance,
Il sourit; et s'il parle, il cause d'aujourd'hui,
Jamais du temps passé, car le passé c'est lui.
Pourtant il a gardé l'antique politesse :
Près des dames son front s'incline avec souplesse ;
Dans ses gestes courtois, dans ses humbles saluts
Le sexe goûte encor d'un respect qui n'est plus.
Daignez l'interroger; le moindre égard le flatte :
Sa réplique est toujours modeste et délicate ;
Il sait; et néanmoins ce penseur de bon goût,
Pour vous trouver instruit, semble hésiter sur tout.
— Aussi, lorsque l'hiver je le trouve en soirée
Cherchant dans nos salons la jeunesse dorée,
Et que là des faquins dansent en maquignons,
S'éborgnent pour loucher à travers des lorgnons,

Parlent de la vieillesse avec irrévérence,
Et des airs de jockey font une mode en France;
Je rougis d'être jeune, et m'en vais près de lui
Confesser qu'autrefois valait mieux qu'aujourd'hui.

LES TUILERIES.

Dès qu'avril a fini sa toilette d'été
Je vais m'asseoir au parc que Le Nôtre a planté.
C'est là que, vers midi, j'emporte quelque livre,
Un poète toujours, causeur facile à suivre,

Mondain, et dont les vers aux feuillets élégants
Se plaisent à sentir la fraîcheur de mes gants.
— Ma place est au couchant sous la voûte d'un arbre :
Mon siége est appuyé contre un hermès de marbre;
L'hermès est un sylvain, jeune homme en son printemps,
Et l'arbre un marronnier, vieillard de deux cents ans.
Près de moi, vis-à-vis dans l'étroite avenue,
Au pied d'une dryade, autre jeune statue,
Une dame est assise, et du bout de son dé
Pousse l'acier anglais dans un mouchoir brodé.
Depuis bientôt un mois, l'amour de la nature
Nous donne rendez-vous sous la même verdure :
Rapprochés par l'ombrage, unis dans le parfum,
Je lis, la dame brode, et l'on rêve en commun.
Je lis; mais comme on flaire une rose fermée,
Sans chercher dans la fleur comment Dieu l'a formée.
Elle brode; et l'aiguille est l'arme du devoir
Quand auprès de la lampe on veille dans l'ouvroir;

Mais qu'on brode au jardin, seule sous la charmille,
Cupidon à l'affût fait flèche de l'aiguille.
— Nous voilà donc le front baissé sur nos travaux,
Studieux, réfléchis, comme de vrais moineaux :
Qu'un bruit passe, qu'un merle agite le feuillage,
Soudain nos yeux distraits se mettent en voyage :
Mais sans errer, de peur de rencontre en chemin,
Les regards de la dame embrassent mon sylvain ;
Et les miens s'en vont droit vers sa dryade blanche.
Par un caprice d'art la déesse se penche,
Et semble dire au dieu, tant son sourire est doux :
« — Mon jeune vis-à-vis, courage, approchez-vous ;
Notre âge est au plaisir, l'ombre est sous la feuillée ;
Venez, formons un groupe au bord de cette allée. »
Derrière moi que dit le sylvain… consent-il?
La dame en rougissant reprend son bout de fil ;
Je tourne le feuillet : mais sous la broderie,
Sous la strophe de vers glisse une rêverie ;

Et les oiseaux chanteurs, conjurés contre nous,
Sur les grands marronniers semblent dire : « — Aimez-vous! »

Eh bien, vers le logis dès que l'heure l'appelle,
La dame ouvre au soleil les plis de son ombrelle,
Et quitte le jardin sans un signe d'adieux,
Comme le premier jour qu'elle vint en ces lieux.
Mais moi qui suis bien moi, ce moi de ma jeunesse
Qui cherche en toute femme un espoir de maîtresse,
Près de l'arbre enchaîné, fait de marbre à mon tour,
Je reste ; et mes regards la perdent au détour.
Pourquoi ?... Toi seul le sais, enfant de cette mère,
Bel enfant dont les jeux en leur ronde légère
Semblent fermer sur nous des cercles enchantés.
Tu pourrais dans ton vol t'abattre à nos côtés,
Devenir messager des premières tendresses,
Porter et rapporter sur ton front nos caresses :
Mais tes yeux en douceur, mais ton rire innocent

Entre ta mère et moi protègent un absent;

Et bien mieux que l'honneur ton simple badinage

Aura su conserver la paix d'un bon ménage.

L'épouse quelquefois a brodé de travers,

Plus d'une fois j'ai lu sans comprendre les vers :

Mais séparés du mal par ta grâce ingénue,

Nous rêvons sans péril au bord de l'avenue.

UNE FLAMME.

Chasseurs pris par la nuit, chasseurs lourds de gibier,
Nous rentrons au pays par un même sentier.
— Mais là bas quelle flamme brille?...

L'un de nous, fermier, dit : « — Au sommet du coteau

C'est Lucas, le berger gardien de mon troupeau,
Dont le feu de sarment pétille. »

Un marguillier répond : « — Voisin, sans vous fâcher,
C'est la lune qui frappe au faîte du clocher
Notre coq perché sur l'aiguille. »

Le maire de l'endroit poursuit : « — C'est un brûlot;
C'est un brandon d'émeute, un signal de complot.
Ça, gendarmes, qu'on les fusille! »

« — Erreur, mes bons messieurs, reprend un magister;
Regardez-le marcher, c'est le grand Jupiter :
L'astre errant à vos yeux scintille. »

Moi tout bas à mon cœur j'ai dit : — C'est un flambeau,
C'est la cire qui brûle au balcon du château,
Dans les mains de la jeune fille.

Le nocturne fanal, complice de l'amour,

Annonce au gai chasseur qu'on l'attend au retour,

Minuit sonnant, près de la grille.

IMPERTINENCE.

Quelqu'un m'a demandé le nom de ma maîtresse.
Pourquoi pas son adresse?
Et sans plus de façon,
Pourquoi pas la livrer sans voile à la chanson?

Tel qu'un juif trafiquant des vierges de Nubie,
Faut-il, en ma lubie,
Exposer aux refrains,
Comme à des Turcs lascifs, la splendeur de ses reins?
Le tour irait peut-être à mon étourderie;
Mais voyez, je vous prie :
Ma dame a-t-elle époux?
Monsieur est-il tireur, est-ce un mari jaloux?
Il prend mon livre, il voit sa femme sans costume
Comme en un lit de plume
Entrer dans un couplet...
Rendez-vous à Meudon, combat au pistolet.
Un! deux! trois!... le coup part; au diable ma cervelle!
— Mais est-on demoiselle?
Eh bien! que mon recueil
Nous montre en tête-à-tête et n'ayant qu'un fauteuil.
Le père qui comptait sur des chansons à boire
Tire un couteau d'ivoire,

Coupe les feuillets, lit...
Voilà nos jeunes gens pris en flagrant délit.
Notaires et témoins sont mandés; le Cassandre
Me choisit pour son gendre :
On me traîne aux autels;
Je prête en habit noir des serments solennels.
— Mais vous me répondrez que j'aime une danseuse...
Plus de chance onéreuse!
Que craindre? on la verra
Ce soir lever la jambe aux ciels de l'Opéra.
Permettez, cependant : si la dame a fourrures,
Cachemires, guipures,
Rigoureux superflus;
Qui paye? est-ce vous? Non. Eh bien! ni moi non plus.
Or que dans mes refrains la Favorite ingambe
Sans maillot sur la jambe
Hasarde un entrechat :
Le saut fait, l'infidèle a perdu son Pacha.

Adieu, maison princière, élégant équipage!
A pied on déménage;
Victime de mes vers
C'est chez l'auteur qu'on vient abriter ses revers.
Dès lors, tout en commun... Non pas! non pas! La rime
Gardera l'anonyme,
Et la dame un hôtel.
— Mais le lecteur est-il de malin naturel?
Il saura quels cheveux a la dame que j'aime
S'il résout ce problème:
Ses cheveux par trois fois
Changent, en un seul jour, de couleur sous mes doigts.
Sont-ils noirs, sont-ils bruns, sont-ils blonds? Qu'on réponde.
Ou noire, ou brune, ou blonde,
J'ajoute à mes aveux
Que ma dame jamais ne s'est teint les cheveux.

A UNE DAME

EN ENVOYANT UNE FLEUR DE MON ROSIER.

La grâce deux à deux unit les mêmes choses
Comme l'amour ; Amour se plaît au nombre deux.
Les vases deux par deux prennent les mêmes poses,
Et deux par deux les cœurs brûlent des mêmes feux.

Chez vous tout a subi cette loi d'élégance;
Vous seule osez braver cette loi de plaisir :
Le vase vis-à-vis d'un vase arrondit l'anse;
Mais le cœur sans pendant dédaigne de choisir.

Et moi, je vous gardais deux fleurs pour votre fête,
Deux boutons accouplés, symbole de mes vœux;
Deux roses à porter au bal sur votre tête,
Dans un même ruban, image d'autres nœuds.

Pourtant je n'ai cueilli qu'un bouton de mes roses,
Qu'un seul, mais le plus frais : devinez-vous pourquoi?
La grâce deux à deux unit les mêmes choses...
Placez-le sur ce cœur qui ne veut pas de moi.

LA GLOIRE.

J'entends vanter les banquets de la gloire ;
Mais aux galas de l'Immortalité
Que de buveurs grimacent après boire !
D'où je conclus, ô filles de mémoire,

Que le nectar est un vin frelaté,
Bon pour l'Olympe; et je m'en tiens au thé.
Lorsqu'en trait d'or la boisson japonaise
Sort du goulot de ma théière anglaise,
Qu'un moins gourmet s'enivre avec les dieux ;
Quand par les trous de ma pipe mauresque
Le tabac turc sort en frêle arabesque,
Brûle l'encens pour un plus glorieux!
Petit rimeur, gardons-nous bien des cieux;
Ou gloire à moi! la mode me trompette,
Un modeleur me coule en statuette,
Et me voilà dans le prochain bazar,
Triste pantin debout sur la planchette :
Le bel endroit où cuver son nectar!
Qu'il est flatteur d'exhaler l'huile grasse,
Sur l'étagère, à côté d'une tasse;
Pour son pendant d'avoir une goton,
Nymphe en biscuit, Callipyge en carton!

Chacun son goût : à d'autres l'étagère!
Moi, je m'en tiens au creux de ma bergère.
Gardez la chambre, ô ma muse légère.
Quand je devrais surgir sous le ciseau,
Avoir dix pieds en marbre de Carrare,
Porter au front l'héroïque bandeau,
De mon colosse orner un château d'eau;
Là, franchement, sans façon, je déclare
Refuser net l'honneur du piédestal.
J'en suis fâché pour l'art monumental
Et pour l'orgueil de mon pays natal.
Affreux plaisir! poser à la romaine,
Nu comme un ver, au bord d'une fontaine
En plein décembre; et l'été, sans chapeau,
En plein juillet rôtir au bord de l'eau:
Et puis finir à ce jeu ridicule,
Par se surprendre un jour chez son portier,
Sous un bocal, à l'état de pendule...
Décidément je renonce au laurier.

LA COMTESSE.

La comtesse a sonné. « — Rosine, ma fourrure,
Et fais signe à Germain d'avancer la voiture. »
Elle choisit des gants; prend son flacon de sel;
Rit au miroir; descend. La porte de l'hôtel

S'ouvre : les deux anglais entraînent la berline ;
Et la dame a baissé son voile de maline.
Où va-t-elle? Suivez de loin les chevaux gris.
A l'endroit où la Seine abandonne Paris
Un sculpteur s'est construit un coquet ermitage :
C'est là, devant le seuil, qu'arrête l'équipage.
Elle, prompte et légère, entre sans prévenir...
Sans doute elle sera bien longue à revenir,
Car Germain a quitté le siége à large frange
Pour donner aux chevaux la couverture orange.
Du reste interrogez le chasseur indiscret.
« — Que fait là ta maîtresse? — On sculpte son portrait.»
Depuis six mois passer les jours à cette entrée,
Tel est, malgré l'hiver, le sort de la livrée.
— La nuit vient : le sculpteur ramène par la main
La dame au voile noir, et lui dit : « — A demain! »
Vous, gais chevaux, partez. Mais la tardive image,
Le portrait attendu, l'interminable ouvrage,

Quand verra-t-il le jour? L'artiste satisfait
Conviendra-t-il bientôt que ce buste est parfait?

De retour à l'hôtel, on change de toilette.
La comtesse a sonné. « — Rosine, ma douillette. »
Mais Rosine s'étonne : en ôtant le corset,
Juste ciel! qu'ont trouvé ses doigts sur le lacet?
Un double nœud! Voyez l'étrange maladresse!
Du coin de l'œil l'espiègle observe sa maîtresse,
Et comprend, et sourit, car l'intrigue lui plaît,
Et sa chère maîtresse est une sœur de lait.

— Mais le buste? — Sculpteur, achève ta Baigneuse,
Et que de se couvrir la nymphe dédaigneuse
Sorte de l'atelier sans voile sur les reins,
Blanche comme Vénus sortant des flots marins.
— Mais le buste, le buste? — Heureux le statuaire
Qui glorifie au fond du même sanctuaire
La dame son plaisir, le beau son idéal,
Et peut à sa maîtresse offrir un piédestal!

A UN VOYAGEUR.

Ami qui chevauchez sur les routes de Flandre,
Demandez du faro si la soif vient vous prendre.
Pour débiter la bière à l'angle d'un guérèt
Tout vieux peintre flamand tient encor cabaret.

Quand on passe à cheval, sous le porche on appelle,
L'hôtesse apporte un verre, et sans quitter la selle
On boit. Vous cependant, artiste voyageur,
Sautez à terre, entrez comme un pâtre fumeur.
Vous voici chez Brower. Mais, hélas! sous la table
Le terrain est fangeux comme dans une étable :
Sous les berrets salis les buveurs bourgeonnés
Portent la fleur du vice, une verrue au nez.
Eh! quel est, dans son coin, ce rustre sans vergogne
Qui dort à pleins naseaux du sommeil de l'ivrogne?
C'est le patron, Brower, le peintre sans égal
Pour ronfler sur le coude à la fin d'un régal.
Ami, ne buvez pas où l'hôtelier s'énivre;
Chez lui le vert-de-gris hante les plats de cuivre,
Chez lui l'air est impur, et les doigts du valet
Souillent en les rinçant les bords du gobelet.
— Voulez-vous de bon cœur vider une canette?
Vous trouverez en face une autre maisonnette.

Là, plus d'un gai chaland fait craquer un bouton
Après boire, et saisit sa commère au menton.
Mais point d'affreux gasters : la naïve tablée
Évite ingénument l'orgie échevelée ;
La douce propreté, maîtresse du festin,
Reflète les buveurs sur les grands pots d'étain.
Ah ! c'est qu'ici votre hôte est sobre de sa bière :
On fume, on joue, on boit ; mais lui, debout derrière,
Il contemple, et du bout de ses pinceaux charmants
Fait pétiller les yeux des laboureurs flamands.
Vous êtes chez Teniers... Seigneur qui voulez boire,
Un verre de Bohême est pour vous dans l'armoire.

En vain Brower fut-il le maître de Tenier ;
Le maître est demeuré bien loin de l'écolier.
C'est qu'il faut dans les arts, pour être roi d'école,
Dans le sujet traité ne plus voir qu'un symbole.
Quand l'artiste du haut de sa sérénité

A travers l'idéal prend la réalité,
S'il entre au cabaret, la rustique guinguette
S'enrichit tout à coup des tons de sa palette;
Sa couleur sait flatter, son dessin sait choisir,
Et l'ivresse devient un honnête plaisir.

Mais je vois la kermesse aux portes du village.
A cheval! à cheval! poursuivez ce voyage.
Déjà les rotisseurs dépèçent les agneaux;
Les brasseurs de Louvain perforent les tonneaux;
Déjà les brocs sont pleins et la chair est rôtie...
A table! Tout venant se met de la partie;
Chacun trouve une place; un seul reste à l'écart;
C'est le cornemuseur, l'artiste campagnard.
Tandis qu'autour des plats sous le hètre on banquete,
Lui, d'une peau d'agneau se fait une musette,
Monte sur les tonneaux que d'autres ont vidés,
Souffle un air, et voilà les buveurs décidés,

Alertes comme Pan, légers comme Mercure,
Qui prennent à deux bras les corsages de bure;
Alors il fait beau voir bondir les gros souliers,
Et le vent de la ronde enfler les tabliers.

Avant de vous donner cette fête en peinture,
Comme ce musicien Teniers vit la nature.
Attiré par son art, il crayonnait de loin,
Rêveur, assis au pied d'une meule de foin :
Puis, tandis que Brower peignait au fond d'un bouge
La danse trop brutale et l'ivresse trop rouge,
Lui gagnait la demeure où près du chevalet
Sa blonde ménagère en silence filait.
De peur de troubler l'air autour de sa palette,
Son bras avec lenteur posait sur sa baguette;
Et l'artiste du fond de son recueillement
Faisait boire et danser le bon peuple flamand.

— Maintenant direz-vous, au terme du voyage,
Que Teniers a reçu la laideur en partage?
Ami, lorsqu'il s'agit d'embellir un palais
Accordez au grand Roi que ces *magots* sont laids :
Mais vous qui voyagez sans gentilhommerie,
Et qui le soir soupez dans une hôtellerie,
Laissez ces bonnes gens rire en des cadres d'or,
Tels qu'à la tabagie on les voit rire encor.
Sur les bords de l'Escaut oublions le Permesse,
Et passons à Teniers la bière et la kermesse.
Né sous le ciel du nord cet enfant d'Apollon
A défaut de la vigne a fêté le houblon;
Mais s'il avait pu voir près d'Orviette, en automne,
Les vendangeurs porter des grappes en couronne,
Ce peintre de manants, peintre de gais sylvains
Eut grisé les faux dieux de ses coupes de vins.

PAUVRE GARÇON!

(CHANSON.)

« — Vous n'y pensez pas, ma pupille
Il est pair de France, et baron,
Et grand cordon;
Millionnaire, et vous nubile;

Il a chevaux, hôtel, villa,
Loge de face à l'Opéra
Buffa.
— De plus, il a la soixantaine,
Répond Aline ; et vous Léon?
— Moi, dit Léon, vingt ans à peine. »
Pauvre garçon!

« — L'avez-vous vu dans son costume?
Culotte courte, et bas anglais
Sur les mollets ;
Habit brodé, tricorne à plume,
Et sur la hanche le pommeau,
La garde d'or, le long fourreau
De peau.
— Et puis n'a-t-il pas sur la nuque
Un bout de queue? et vous Léon?
— Je n'ai jamais porté perruque. »

Pauvre garçon!

« — Vous aurez bientôt, ma mignonne,
Des salons dorés, des boudoirs
A grands miroirs ;
Et dans un beau lit la baronne
Pourra dormir sans que le bruit
Trouble la paix de son réduit,
La nuit.
— Oui, la maison sera complète ;
Chacun sa chambre ; et vous Léon ?
— Moi, je n'aurai qu'une couchette. »
Pauvre garçon !

« — Venez admirer la corbeille
Que vous offre ce noble époux :
Blancs marabous,
Bagues, colliers, pendants d'oreille,

Fleurs de Batton, modes d'Herbaut...
Jamais princesse n'eut trousseau
Plus beau.
— Tout est prévu pour la toilette;
Tout est prévu : mais vous Léon?
— J'ai fait broder une layette. »
Pauvre garçon!

« — Quoi! pour ce petit militaire
Vous refuseriez le baron?
Non, cent fois non!
L'acte est dressé chez le notaire
Et par devant son chapelain,
Le baron vous donne la main
Demain. »
Il est minuit... « — Aline! Aline! »
C'est le signal, et c'est Léon.
Courez donc après la berline,
Riche baron!

LES TROIS JOURS GRAS.

I.

Dansons ! trois jours de carnaval,
Trois nuits de bal !
Danse, mon vers, d'un pied fantasque !
Tambours de basque,

Fêtez Dimanche ; et vous, refrains.
Guerre aux chagrins !
Que la Muse antique se masque.

« — Du règne de François premier,
Beau costumier,
Dit la Muse, suivons la mode ;
Dépouillons l'Ode ;
Portons la toque et le corset
D'un franc Sonnet,
Comme le vieux Ronsard en brode. »

Eh bien, galant sonnet, voici votre trousseau :
Velours qu'en votre honneur tailla la Renaissance,
Damas brochés d'argent apportés de Florence
Et que dans leur fraîcheur a vus Fontainebleau.

Prenez un air gaulois sous ce gentil chapeau :

Sur la robe en brocart portez les lis de France :
En dame d'autrefois faites la révérence ;
Et répondez ce soir au doux nom d'Isabeau.

Ou si vous aimez mieux être la Ferronnière,
Posez sur votre front une des fleurs de pierre
Qui dans l'écrin du Louvre étincellent encor.

Enfin sur vos souliers cousons du filigrane
Pour que vos petits pieds, ma belle courtisane,
Dansent la sarabande avec des crevés d'or.

Gai refrain, danse,
Voici la nuit !

— Muse, silence !
Rentrons sans bruit ;
Le jour s'avance.

II.

Mais pour Lundi, nouveau plaisir!
Il faut choisir.
Chanson, fais craquer ton corsage,
Et guerre au sage!
La lyre le cède au grelot;
Et toi, Pierrot,
Enfarine l'air au passage!

« — Au goût de Louis, le grand roi,
Habillez moi :
Pour une nuit soyons duchesse,
Dit la Déesse.
Grave Épopée, allons au bal
En Madrigal,
Quittons la tunique de Grèce. »

Parle madame, et tes filles d'atour
Vont te présenter l'aiguière,
Et t'apporter la toilette de cour,
Les brillants montés en rivière.
Belle duchesse, entre dans tes paniers,
Il faut obéir à l'histoire :
Puis, de tes seins à demi-prisonniers
Montre-nous les globes d'ivoire.
Tes gants ambrés porteront un bambou ;
Et s'il faut danser la courante,
Le négrillon qui t'arrive au genou
Troussera ta queue amaranthe,
Et sur son doigt tiendra ton sapajou.

Gai refrain, danse
Voici la nuit!

— Muse, silence !

Rentrons sans bruit;
Le jour s'avance.

III.

Danse, mon vers, le Mardi-gras
Te tend les bras!
Chante-nous quelque faribole,
Chanson frivole.
La marotte est sceptre aujourd'hui;
Guerre à l'ennui!
Dansez mes vers, le temps s'envole!

« —Suivons la Régence; il me plaît,
Qu'en un ballet,
Les bergers m'appellent Sylvie,
Répond Thalie.
Déguisons l'Églogue en Rondeau;

Et que Watteau

Trouve ma tournure jolie. »

Bergère rose, à jupe de crépon,
Cambrez vos reins ; que la gaze en tampon
Fasse bouffer vos hanches de dentelle.
Voici la houppe : allons, mademoiselle,
Dans vos cheveux noués comme au Japon,
Poudrez le cœur de la rose pompon.
Mettez du fard près de cet œil fripon,
Puis une mouche... et soyez naturelle,
Bergère rose.

Sur l'éventail une colombe pond
Un œuf d'où sort Amour, le frais poupon.
Armez d'un trait du dieu votre prunelle ;
Et que la mule à rubans ait son aile
Quand la gavotte enfle votre jupon,
Bergère rose.

Voici la nuit!
Gai refrain, danse.

— Muse, silence!
Le soleil luit;
Fais pénitence.

IV.

Mais, refrain, pourquoi vous signer
Vous prosterner,
En *mea culpa* vous répandre?
Je crois comprendre.
Dans les clochers vibre l'airain :
Triste refrain,
Mercredi vous couvre de cendre.

Damas brochés, robes de cour,

Fleurs Pompadour,
Hélas! vos couleurs sont fanées
Par les années.
Rondeau, Madrigal et Sonnet,
Dans le carnet
Cachez vos grâces surannées.

A PROPOS DE LA PLANÈTE LEVERRIER.

Que dure un laurier de poète?...
Maîtresse, pour ton nom c'est trop peu que mes vers.
Pour ta gloire je veux trouver une planète.
Je pars; me voici dans les airs.

A l'inconnu jetons la sonde;
Fouillons les champs d'azur. — Céleste aventurier
J'ai trouvé, je reviens, j'apporte un nouveau monde.
Tiens!... ne rêve plus de laurier.

Comme César, belle que j'aime,
Sur un globe conquis pose ton bras charmant:
Ou s'il plaît à ton front, porte pour diadème
Une étoile du firmament.

O délices de l'astronome!
Tous les mondes de l'air ont pour parrains des dieux;
Mais qu'à jamais le mien d'un nom mortel se nomme:
Maîtresse, règne dans les cieux!

J'allais vous nommer, ô ma dame!
Mais, hélas! je n'apporte à vos pieds que des vers.
Rêveur, j'ai pris vos yeux pour un astre de flamme,
Et mon amour pour l'univers.

LE BOUDOIR.

Le petit domino m'a glissé de la main
En jurant que pour moi l'on y serait demain.
Succès de bal de nuit, équivoque conquête.
Bien fou qui le matin se rend au tête-à-tête!

Mais moi, pressé de voir ce lutin démasqué,
Je devance au lieu dit le quart d'heure indiqué,
Et j'apporte un bouquet, et déjà la soubrette
M'a conduit au boudoir par la porte secrète.
Où suis-je?... Des sylvains flûtent sur les panneaux,
Sur le tapis Chloé pomponne des agneaux;
Au plafond, dernier ciel des dieux passés de mode,
Cupidon tient sa cour en perruque incommode.
Dieu de mes grand'mamans, Dieu suranné, dis moi,
Mon petit domino florissait donc sous toi?
Hélas! un perroquet, oiseau de vieille femme,
Dans une cage en stuc répond : « — Baisez madame! »
Mais voici son portrait. Diable, c'est un Boucher!
Le portrait irait fort à ma chambre à coucher :
Quant à l'original... Jaco, baisez vous-même.
Suis-je assez malheureux! quoi! la femme que j'aime
En dix-sept cent soixante avait sous le jupon
Des paniers, et portait de la poudre au chignon?

La dame apparemment n'y voit plus sans lunettes,
Et sous un baldaquin met encor des cornettes.
Quelle honte! à cet âge avoir des rendez-vous!
Et moi qui dans la loge étais à ses genoux,
Qui lui baisais les gants, qui lui serrais la taille...
Voici l'heure à présent de livrer la bataille!
Aussi, me voyez-vous en gilet de satin
Apporter un bouquet, accourir trop matin...
Mais que faire? Attendons, par égards pour les rides:
On viendra quand les pots de carmin seront vides.
—Cependant, près de l'âtre, un fauteuil de repos
Chauffe ses bras dorés en me tournant le dos.
J'approche; sur le bord du dossier je m'incline...
Là, blottie avec art sur le lampas de Chine,
La dame en domino lève le front vers moi,
Prend son masque à la main, sourit de mon effroi,
Et répétant le mot du perroquet en cage,
Plus fraîche que mes fleurs tend son jeune visage.

MA VOCATION.

Il était un prélat, lorsque j'habitais Rome,
Qui m'appelait toujours son enfant. Le saint homme
Se trompant, je l'ai cru, sur mes goûts naturels,
Voulait me consacrer au culte des autels.

Il est mort, et je suis en froid avec l'Église;
Mais s'il faut parler net, j'ai fait une sottise.
Qu'attendait-il de moi? Des vœux de célibat?
J'en forme tous les jours sans porter de rabat.
Rien de plus cependant, car les dames romaines
Près des jeunes abbés sont toujours en neuvaines.
— J'aurais choisi ma stalle à la droite du chœur.
Là, sous la blanche hermine, en la paix de son cœur,
Chanoine au teint rosé, petit-maître archidiacre,
N'est-il pas ravissant d'attendre qu'on vous sacre?
En les levant au ciel on fait entrer ses yeux
Dans la tribune où vont les belles de hauts lieux;
Et l'oreille aux concerts, près d'une basse grave,
On écoute un castrat qui module à l'octave.
Et dire qu'aujourd'hui je serais cardinal,
Insensé qu'aveuglait un préjugé banal!
Vrai Dieu! rien que pour voir à dix pas en arrière
Ma robe balayer les marches de Saint-Pierre,

J'ai regret de l'état : oui, j'ai manqué mon lot,
Je sens bien maintenant que j'étais né dévot.
Cardinal! voyez donc l'heureuse prélature!
Monsieur le cardinal irait dans sa voiture
Au Vatican, paré de ses rouges atours,
Baiser avec espoir la mule de velours.
Le pape se fait vieux, je suis un homme grave,
On a des partisans, et qui sait... le conclave!

N'y pensons plus. Brûlons pour les biens corporels ;
Buvons frais, consommons nos amours temporels.
Plus tard...eh bien, plus tard,quand viendra l'impuissance,
Inhabile aux plaisirs, je ferai pénitence.
Alors, j'ai mon projet : sous des cieux étrangers
Je connais un couvent ceint d'un bois d'orangers.
Qu'à mon menton branlant pousse la barbe blanche,
C'est là que je m'installe en robe à grande manche.
Je viens, les yeux baissés sur un gros chapelet ;

Je frappe au monastère : « — Ouvrez-moi, s'il vous plaît. »
Et le perclus, conscrit des dévotes phalanges,
Passe gaîment le jour à manger des oranges.
— Puis, quand viendra le soir, les fantômes de nuit
De folles visions peupleront mon réduit.
C'est l'heure où le démon procure au pauvre moine
La femme du sultan et le vin du chanoine.
Des bouquets effeuillés jonchent les escabeaux,
Des chants fêtent l'orgie et l'amour aux flambeaux,
Le vin mousse, la danse est galante en ses poses,
Et souvent le reclus jette le froc aux roses.
Moi, je me signerai; mais jugez du coup d'œil :
Ma cellule s'entr'ouvre, on a franchi le seuil...
Une femme, une femme! ô pudeur, que veut-elle?
Me donner un baiser : « — Fi donc, mademoiselle!
Mon cœur est épuré, vos frais sont superflus,
Je suis fort... » (beau mérite à moi qui n'en peux plus!)
Puis elle dansera : vivent les pirouettes!

La nymphe est sans maillot, essuyons nos lunettes.
Quel effet! quel tableau! jamais on ne verra
Les faux mollets passer de mode à l'Opéra;
Mais au couvent, la danse ignore l'imposture,
Et l'art laisse le soin de plaire à la nature.
Dansez donc, tournez donc, jambes de bon aloi,
Authentiques mollets, mollets dignes de foi!
Et moi choyé, ravi par une courtisane,
J'aurai fait mon salut comme un autre se damne,
Sur des fleurs attendant qu'il soit temps de mourir.
Alors il faudra voir les nuages s'ouvrir :
Les anges descendront l'auréole de flamme,
Les séraphins viendront chercher cette bonne âme;
Et le diable aura beau jurer qu'il est volé,
Je monterai tout droit vers le ciel étoilé.

Quand l'Église se fait mondaine
Et choisit des abbés de cours,
Et tient des prie-dieu de velours
Pour les genoux de Madeleine,

Raillez, mes vers.

— Et cependant qu'au fond des graves cathédrales
Un vieillard lève au ciel ses mains sacerdotales,
Que le peuple s'incline à genoux sur les dalles,
Je sens un maître à l'univers.

Quand dans un parterre à grillage
Le Notre, le beau jardinier,
Taille le lilas prisonnier,
Et tient les roses en servage,
Aimons les fleurs.
— Et cependant, assis dans la gorge profonde,
J'aime le noir sapin que la cascade inonde,
Le buis échevelé, la ronce vagabonde,
La nature aux fortes couleurs.

Quand dans le boudoir où l'on cause
Un peintre aux tons frais et légers

Encadre dans l'or ses bergers
Vêtus de bleu tendre et de rose,
Chantons Watteau.
— Et cependant j'ai vu sur sa muraille étrange
Le dernier jugement du sombre Michel-Ange ;
Et dans mon cœur l'écho du clairon d'un archange
Ressuscitait l'amour du beau.

Quand sous le voile d'Angleterre
Les nobles dames de Paris,
Avec leurs chiens, sans leurs maris,
Passent en effleurant la terre...
Fêtons l'amour.
— Et cependant j'ai vu dans les corsets de laine
Etinceler le sang de la femme romaine ;
Et le sang de mon cœur s'emportait dans ma veine,
Troublé par un simple contour.

CAVALCADE.

Thérèse, ah! trouve-moi quelque jeune étalon
Enfant de l'Arabie à presser du talon.
Je le veux fier au pas, vif au trot, souple à l'amble;
Qu'il soit de belle humeur... nous irons bien ensemble.

Dans sa bouche passons le mors de fin acier :
Et puis, la bride en main, le pied sur l'étrier!
En avant, gai cheval! fais sonner ta gourmette;
Caracole au milieu des bonds de ma levrette;
De la grâce surtout! les dames nous verront,
Et si nous sommes beaux les dames le diront.

« — Ah ! chante Thérèse,
Qu'on est bien à deux
Sur la même chaise !
Couple d'amoureux
Frileux,
Soufflons notre braise. »

Thérèse, ah! j'étais né pour voir sous mes harnais,
Devant mon phaéton, quatre chevaux anglais.
Déjà je les entends, prompts à me reconnaître,
Hennir et s'agiter à la voix de leur maître.

Sur les panneaux vernis brille mon écusson,
Grelots et tambourins, armes de la Chanson.
Hola! Champagne, Armand, Lafleur, que l'on attelle!
Jockeys à la Daumon, penchez-vous sur la selle...
Et d'un geste du doigt ordonnant le départ
Je roule à petit bruit le long du boulevart.

« — Ah! chante Thérèse,
Qu'on est bien à deux
Sur la même chaise!
Couple d'amoureux
Frileux,
Soufflons notre braise. »

Dans nos galas d'amour soyons royal amant.
Thérèse, à tes plaisirs il faut une jument,
Une blanche andalouse emportant vers l'Étoile
Dans un flot de velours l'amazone au long voile.

Il te faut un coupé pour aller le matin
Choisir châles de l'Inde et manteaux de satin :
Un carrosse de cour pour te rendre en soirée ;
Et derrière et devant quelle fraîche livrée !
Cocher à grand jabot, chasseur à ceinturon,
Laquais gantés de blanc pour t'attendre au perron.

« — Ah ! chante Thérèse,
Qu'on est bien à deux
Sur la même chaise !
Couple d'amoureux
Frileux,
Soufflons notre braise. »

Qu'entre les biens mortels on me donne à choisir,
Thérèse, et tu verras si j'entends le plaisir.
Mais que demain le ciel tournant sur moi la foudre,
Réduise phaétons et carrosses en poudre,

Que tout à coup la flamme étouffe entre ses bras
Étalons et juments, l'honneur de mes haras...
Adieu vaine opulence, éphémère richesse!
Je prendrai sur mon dos mon vrai bien, ma maîtresse;
Puis bandit, me sauvant, je crierai : « m'aimes-tu? »
— Ah! si tu réponds oui... Rien, non, rien n'est perdu!

« — Ah! chante Thérèse,
Qu'on est bien à deux
Sur la même chaise!
Couple d'amoureux
Frileux,
Soufflons notre braise. »

UN RHUME.

Nous avons eu du bruit ce soir à l'Opéra.
La princesse Isabelle avait manqué son *la* :
Son la, le plus beau la de l'école moderne!
D'un soupir le souffleur a soufflé sa lanterne :

L'auteur s'est trouvé mal : avoir mis la bémol
Et madame Isabeau chanter un sol... un sol!
Un demi-ton trop bas! Et sans plus de malice,
Mes voisins s'en prenaient au froid de la coulisse.
Seul le caissier trouva qu'avec de pareils *feux*
Un soprano n'a pas le droit d'être frileux.
« — Le croirez-vous! messieurs, disait un Lovelace,
Je l'ai surprise hier dans un bain à la glace.
— Cependant, reprenait un interlocuteur,
Je l'ai mise au lait chaud, car je suis le docteur. »
Un troisième ajoutait. « — J'ai porté des amandes,
Elle aura tout croqué, les femmes sont gourmandes. »
En reprenant ses sens le *maéstro* navré
L'accusait à son tour *di troppo cantare.*
L'avant-scène pencha pour cette conjecture :
« — Elle chante à cheval. — Elle chante en voiture.
— Elle chante en dansant...» (quelle distraction!)
« — Elle chante au sermon...» (quelle indiscrétion!)

— Je vous le disais bien, ô maîtresse insensée :
Soyons sages, ma chère ! Encor la nuit passée
Je vous le disais bien , vous perdez votre voix...
Mais avec vous toujours c'est la dernière fois.
Si bien qu'en se glissant dans la chambre, l'aurore
A rire dans mes bras vous retrouvait encore.
Est-il donc si plaisant d'avoir faussé son la ?
D'avoir manqué son air ? Eh bien, nous y voilà.
Donnez-moi votre pouls : oui, vous avez la fièvre.
Allons, il faut, mon cœur, se mettre au lait de chèvre :
Sucrez-vous, et surtout, le docteur l'a bien dit,
Buvez chaud ; moi je vais dormir dans mon vrai lit.
Bonsoir... ah ! lâchez-moi, vilaine primadone,
Et ne m'embrassez plus, sinon... je vous pardonne.

A L'AUTEUR.

Vous êtes, cher auteur, un coquin bien heureux ;
Mais le bonheur vous rend par trop avantageux.
On dirait, aux façons dont vous parlez des femmes,
Que vous avez toujours brelan carré de dames,

Et qu'en vous le beau sexe a fait vœu de chercher
Le meuble d'agrément de sa chambre à coucher.
Pourtant (je le crois bien !), n'est pas qui veut admise
Au singulier honneur de vous voir en chemise.
Mais est-on grande dame ou reine d'Opéra,
Les doux yeux s'en mêlant peut-être on vous plaira,
Et pour un soir ce soir on vous aura peut-être :
Le tout est de sourire au gré du petit-maître.
Oh ! que vous devez être un séduisant garçon,
A voir le chansonnier à travers la chanson !
Vous voici : vous avez la prunelle bleu-sexe,
La bouche épanouie en accent circonflexe ;
Vous portez un jabot, des breloques, un buse,
Des bagues à portraits, et des roses... au muse,
Car vous aimez les fleurs, les fleurs faites de gaze,
Et devant un Vanlo vous tombez en extase.
Je ne m'étonne plus si l'on vous fait la cour,

Les belles d'aujourd'hui veulent du Pompadour.
Soyez donc à la mode et faites des jalouses!
A vous l'alcôve ; à vous les veuves, les épouses!
Toutefois, ordonnez à votre gros Lafleur
Ou bien à votre Armand (valets de grand seigneur)
Comme Léporello d'avoir des écritures,
Mais de noter au lieu des bonnes aventures
(Le drôle à ce jeu-là n'aurait jamais compté),
Les femmes, c'est plus court, qui vous ont résisté.

ÉCRIT SUR UN ALMANACH DES MUSES.

Bouts-rimés, impromptus, quatrains et triolets,
Vous avez eu vos jours de gloire et de conquêtes,
Vous avez illustré des hôtels, des palais,
Versaille et Trianon vous ont donné des fêtes.

Mais il n'est plus le temps où vous suiviez la cour,
Où les petits marquis vous ouvraient les ruelles,
Où les petits abbés pour vous plumaient l'Amour,
Et trempaient dans le musc d'érotiques bouts d'ailes.

Vous revêtiez alors l'éclatant maroquin;
Vous portiez des signets en faveur rose et blanche.
Au rebut maintenant vous mourez en bouquin,
Près de la houppe à poudre, oubliés sur la planche.

Pourtant si vous voulez revivre en un placet,
Hanter les bals de nuit sous forme de message,
Sortir furtivement du fond de mon gousset,
Sans être vus glisser dans l'ombre d'un corsage.

Chanteur et plus encor esclave des amours,
Je veux vous retrouver dans l'écrin de mes rimes,
De vos séductions emprunter le secours,
Et tramer avec vous les plus beaux de mes crimes.

Vos modes ont passé, mais vos propos sont doux ;
Vous savez les secrets de la galanterie ;
La dame qui reçoit une épître de vous
Laisse ses cruautés tourner en rêverie.

81.

Si l'amant qui me lit, seul à l'ombre des bois,
N'entend pas dans son cœur une secrète voix
Appeler sa maîtresse, éveiller ses émois...
Que de mon livre il fasse

Des bourres de fusil, et mettons-nous en chasse.

Si la dame me lit, seule entre ses deux draps,
Sans trouver qu'un ami lui manque entre les bras,
Sans pousser un soupir, sans murmurer hélas!
Qu'au bord de sa marmotte
Chacun de mes feuillets soit une papillote.

Si le couple amoureux, à bout de son plaisir,
Lit ces folles chansons, filles de mon loisir,
Sans trouver que les vers raniment le désir...
Hola! petit volume,
Mon cigare est éteint, venez que je l'allume.

LA VIE DE CHATEAU.

A MADAME ....

C'est une terre immense au cœur de la Touraine,
Avec château gothique et vous pour souveraine.
Là le brochet d'argent dans vos étangs s'endort;
Dans vos bois le faisan traîne ses plumes d'or;

L'ortolan voyageur pique vos grappes mûres ;
Vous avez des chevaux, des chiens de races pures,
Et dans le vieux manoir, prisonniers sous vos lois,
Des hôtes de Paris qui resteront un mois.

— Mais les blés sont rentrés, et la chasse est permise,
Et vos gardes ont dit où le gibier remise.
Dès l'aube les chasseurs vont par le corridor
Gourmander les voisins: « — Quoi ! vous dormez encor !
Debout, la guêtre au pied, le fusil sur l'épaule ! »
Bientôt d'adroits tireurs postés derrière un saule
Ajustent : les chevreuils par la meute assaillis
Abandonnent leurs morts à l'angle du taillis.

Silence ! près de l'eau, le pêcheur au long piége
A cru voir le poisson sous sa flotte de liége.
Comme un fleuve, couché dans les roseaux du bord,
Qu'il est doux de rêver carpes à la Chambord !

Mais moi! que j'aime mieux avec vous sous la treille
Grouper le chasselas dans la blonde corbeille,
Ou sur la branche assis, comme un fol écolier,
Jeter les plus gros fruits dans votre tablier!

Quand la cloche a sonné deux fois pour les convives,
Chasseurs dans la forêt, pêcheurs le long des rives,
Vendangeurs dans le clos, chacun d'un pied léger
Se hâte au rendez-vous de la salle à manger.
Royal banquet! aussi, Dieu sait quelle frairie!
Honneur aux nourrissons de votre métairie!
Et nous, messieurs, à qui tira ces faisandeaux
Portons une santé de ce vin de Bordeaux!

Midi vient; l'on se rend en chœur dans la tonnelle
Pour lire à haute voix la brochure nouvelle.
Sans pitié pour l'intrigue, un malin auditeur
Parfois d'un mot burlesque interrompt le lecteur.

Les poisons, les poignards ont un succès de rire;
Et cependant, toujours cette façon de lire
A l'ombre des tilleuls, sous le berceau d'été,
Des insultes de l'art venge la vérité.

Mais les chevaux sont prêts; l'ardent soleil s'apaise;
Revêtez l'amazone, et partons à l'anglaise.
Qu'il est beau de bondir avec vous dans ces bois
Où vos mères jadis lançaient des palefrois!
Qu'il est beau de courir avec vous sous les hêtres
Qu'ont plantés de leurs mains ces guerriers, vos ancêtres,
Dont les graves portraits à vos murs suspendus
Rappellent des combats que l'Espagne a perdus!

Et le soir au salon que lambrisse le chêne,
Sur nos doigts prisonniers vous dévidez la laine;
L'esprit donne le ton à la frivolité;
On triche aux petits jeux, on valse, on prend le thé,

Vous venez au piano; sur une épaule nue
On se penche en chantant la romance inconnue;
Et puis lorsqu'au cadran minuit sonne : — à demain!
Sur le seuil de la chambre on vous baise la main.

C'est ainsi qu'il est bon d'habiter le village...
Mais un matin, il faut se remettre en voyage,
Regagner pour l'hiver Paris et ses travaux.
Les rouges postillons attellent les chevaux;
Vous passez votre rose à notre boutonnière.
Adieu, Touraine! adieu, maison hospitalière!
Adieu!.. lequel de nous en vous disant adieu,
Madame, n'a laissé tout son cœur en ce lieu?

UNE EXPERTISE.

Ce bal était charmant, mais vous ètes bien belle,
Et me voilà jaloux, ma chère demoiselle.
La valse vous ravit quand le valseur vous plait,
Et qu'on sait dans les doigts vous glisser un poulet.

Eh bien, allons au bal, et là qu'on vous courtise,
Moi, de retour ici, je veux une expertise.
Vous riez... c'est charmant; on prend l'air minaudier,
On rit, et le message entre en contrebandier.
Mais je confisquerai le poulet illicite,
Car vous allez ce soir passer à la visite.
Une autre en frémirait : vous, légère du pied,
Gaîment vous me tendez votre petit soulier :
Oui, de la déchausser madame me fait signe,
Monsieur lui donnerait ses pantoufles de cygne...
Tiens! ne ris plus, madame, ou je fais un malheur.
— Commençons par ce gant : voilà le recéleur.
Dieu! je sens du papier... c'est bien là votre adresse;
Lisons... mon écriture! ô ma chère maîtresse!
Porter mes billets doux... je n'y vois pas de mal;
Gardez; mais donnez-moi votre bouquet de bal.
Quelle est, sous ce lilas, cette rose fanée?
Quoi! la dernière fleur que je vous ai donnée!

Passe encor. Mais pourquoi tenez-vous ce mouchoir
Tout près de votre cœur? On demande à le voir.
C'est mon premier cadeau, dites-vous: oui, lui-même...
Nos chiffres enlacés, délicieux emblème!
J'allais vous embrasser: mais sondons le corset,
Agréable cachette à loger un placet.
Aidez-moi donc, ma chère! enlevez cette manche,
Défaites ce cordon (Dieu! qu'elle a la peau blanche!):
Mais d'où vient ce trait noir sur ce bras de satin?
Comment! c'est encor vous, baisers de ce matin?
—Poursuivons notre enquête: à travers la batiste,
Que vois-je! je le sens, me voilà sur la piste.
O ciel! c'est mon portrait, sur son cœur... chère amour!
Eh bien, cherchons ailleurs. Vous prenez un détour,
Vous parlez de décence: oh! l'heureux subterfuge,
Avec moi, votre amant... non, je suis votre juge.
Vous jurez votre foi: ridicule serment,
Vous changez de couleur, le rouge vous dément.

Il me faut le poulet ; ôtez cette dentelle,

Et ce dernier... tout beau, tout beau, mademoiselle!

Où courez-vous? pourquoi vous cacher dans le lit?

J'allais mettre la main sur le corps du délit...

Auguste vérité, jamais on ne t'a vue,

De mémoire de juge, apparaître aussi nue.

MANON.

La noble veuve en embuscade
De son balçon lance une œillade,
Et me voilà
Là,

En promenade.

J'admire; est-ce elle? oh! que non pas!
Mais sa fenêtre en fleur, ses rosiers, ses lilas;
Et derrière,
Sa chambrière
Manon,
C'est son nom.

La noble veuve, à sa toilette,
Fait pomponner sa gorgerette,
Et me voilà
Là,
Chez la coquette.
Que d'art perdu! que de faux frais!
En elle je ne vois que ses rubans de frais;
Et derrière,
Sa chambrière
Manon,
En linon.

La noble veuve qui croit plaire
Jette un propos incendiaire,
Et me voilà
Là,
Que faut-il faire ?
Jurer d'aimer, n'aimer jamais.
A moi draps odorants, rideaux de soie... oui, mais!
Mais derrière,
Sa chambrière
Manon :
Sinon, non !

PROMENADE SENTIMENTALE.

Avril m'a conduit au jardin.
Là, selon ma vieille coutume
Frais d'esprit et frais de costume,
Je vais en rêveur, sans chemin,
Sterne à la main.

Je lis comme l'Anglais voyage;
Distrait, au milieu du récit
M'arrêtant court, comme il écrit;
Pour une femme à tout passage
Pliant la page.

Soudain j'ai laissé mon conteur.
Quelle est là bas cette étrangère?..
Tentons une intrigue légère.
— Dans la poche de son lecteur
Voici l'auteur.

Elle devant, moi derrière elle,
Nous cheminons près des lilas.
— Sans écouter qui suit tes pas,
Garde ta grâce naturelle,
O jeune belle!

Jeune et belle? qui me l'a dit?
Le sang agité dans ma veine.
Où vais-je? où son loisir m'entraîne.
Et que faire? un rêve inédit.
Mon cœur bondit!

A dame de cette apparence
Qu'accompagnent un chasseur vert
Et le parfum du vétyver,
Le faubourg Saint-Germain, je pense,
Donna naissance.

Voyons sa main:.. un gant mignon
Dans ses doigts agace une rose:
Et son pied... ici, l'on arrose,
Elle a soulevé son jupon...
Pied du Japon!

Comme elle est souple de tournure !
L'écharpe en tombant de côté
Laisse la taille en liberté.
Et sa démarche ! et sa cambrure !...
Mais sa figure ?..

Trois pas de plus, et je la voi ;
Trois pas de plus, allons, courage !
Chaque promeneur au passage
Se retourne, contemple ; et moi,
J'ai peur... de quoi ?

De ses dédains ? non, je suppose
Un cœur sans fiel, un cœur sans art :
La bouche sourit, le regard
Comme un oiseau joyeux se pose
Sur toute chose.

Oui, je rêve — un air adouci,
Des yeux où la gaîté pétille,
Une bouche où la perle brille.
J'ai peur : la dame que voici
Est-elle ainsi ?

Avançons ! — Esprit téméraire,
Cœur banal, ton rêve est charmant;
Mais la réalité... comment ?
Résiste à ce penchant vulgaire.
Qu'allais-je faire !

Non, non, je ne la verrai pas !
Simple illusion de mon âme,
Cher fantôme, adieu, noble dame !
— Elle s'en va loin des lilas,
Là bas, là bas...

Mon cœur doucement se soulève
Au bruit murmurant des jets d'eau ;
Sous les marronniers en berceau
Je reprends mon livre, et le rêve
Au frais s'achève.

LES EAUX.

I.

Hélas! plus de neige à Paris.
— Quand la cité blanche de givre
Danse aux flambeaux sous les lambris,
C'est là, mes amis, qu'il faut vivre.

Mais quand les bois ont des festons
Paris éteint sa girandole,
L'ennui s'avance; amis, partons,
Fuyons d'où le plaisir s'envole.

Les fronts sont flétris par le bal,
Les fleurs de gaze sont fanées;
Allons chercher le bain thermal
Et la flore des Pyrénées,

Et des maîtresses, comme nous
Lasses des nœuds de Terpsichore.
Heureux amants, le rendez-vous
Est aux fontaines de Bigorre.

Là nous aurons, malgré juillet,
De la neige sur la montagne
Pour manger la fraise en sorbet,

Pour frapper le vin de Champagne.

II.

Le chemin serpente
Taillé dans le bloc,
Couleuvre rampante
Au sommet du roc.
— Nous, sur les chevaux de Navarre,
Jeunes dames, fins cavaliers,
Caravane d'effet bizarre,
Nous montons, nous montons par les rudes sentiers.

Le site est sauvage :
Ni buis, ni sapin ;
Seul, dans le nuage,
L'oiseau de Jupin.
— Et nous, enfants des grandes villes,
Montagnards en gants de Paris,

Baigneuses à nous suivre agiles
A douze mille pieds au-dessus... des maris.

Sous nos pas l'abîme
Ouvre un œil béant;
Sur nos fronts la cime
Se dresse en géant.
— Mais à côté de nous chemine,
En longue jupe de nankin,
Une amazone à jambe fine
Dont le bas blanc paraît au bord du brodequin.

Le torrent bouillonne
Au fond du glacier;
La neige couronne
Le sommet altier.
— Nous, assis auprès de nos dames,
Trempons les biscuits dans le the;

Et que le punch à grandes flammes
Réchauffe les frileux dans le cœur de l'été.

Sublime équipée !
Plus d'un fier chanteur
Tente l'épopée
A cette hauteur.
— Mais nous, évitons ce vertige :
Ici l'empire est à l'aiglon ;
Nos lauriers ont plus bas leur tige...
Mesdames, il est temps de descendre au salon.

III.

Mais ce soir, grande fête !
Artificiers
Et tapissiers,
Chacun s'apprête.
Au salon que faut-il? Des fleurs.

— Grimpons aux cimes d'où l'œil plane...
Honte aux trembleurs!
Amis, à nous la gentiane.
Mais garde à nos pas!
La mort est en bas.

Dames, faites-vous belles;
Couronnez-vous,
Mais sans bijoux,
Mais sans dentelles.
Coiffeurs, que vous faut-il? Des fleurs.
— Grimpons, grimpons aux pics sauvages...
Honte aux trembleurs!
Amis, à nous les saxifrages.
Mais garde à nos pas!
La mort est en bas.

La taille et le corsage

Ont à Paris
Des nœuds de prix.
Mais en voyage,
Soubrettes, que faut-il? Des fleurs.
— Grimpons aux roches élancées...
Honte aux trembleurs!
Amis, à nous les stalicées.
Mais garde à nos pas!
La mort est en bas.

Quand le bal est au Louvre,
Le frais bercail
D'un éventail
Dans la main s'ouvre.
Ici, maîtresse, il faut des fleurs.
Moi j'irai par delà les nues,
Loin des trembleurs,
Te cueillir des fleurs inconnues;

Mais garde à mes pas
La mort est en bas.

IV.

On a vu près du pont d'Espagne
Un ours d'effroyable grosseur;
La terreur l'accompagne,
Les troupeaux quittent la montagne.
Alerte, chasseur,
Guerre au ravisseur!

Amis, chargeons la carabine :
Que dans les longs étuis de peau
Balles et poudre fine
S'entrecroisent sur la poitrine,
Et que le couteau
Veille en son fourreau.

Vous, guides, chargez vos sacoches
De vieux rhum et de kirsch-wasser.
Traqueurs, sondez les roches;
Du bruit des cymbales, des cloches,
Des trompes de fer
Assourdissez l'air.

Silence! entendez-vous la bête!
Embusquons-nous en cet endroit.
A tirer qu'on s'apprête:
Visons; vous le cœur, nous la tête.
Le poil est de droit
Pour le plus adroit.

Feu! —L'ours est à bas... qu'on le pèle!
Mais à qui le coup le plus beau?
Grand sujet de querelle.
Eh bien, qu'au sort on en appelle!

— Pair!.. à moi la peau!
Et j'en fais cadeau.

Moelleux tapis pour ton pied rose,
Maîtresse! — Orça, joyeux amis,
Que sur l'herbe on se pose,
Et que le Jurançon arrose
Notre ours en salmis.
— Le couvert est mis.

LOINTAIN.

Qu'il est doux de cacher dans un coin de son livre
Un souvenir
Que le parfum des vers embaume et fait revivre
Dans l'avenir!

Sur les chemins du cœur sans repos je voyage;
J'ai beau marcher,
Derrière à l'horizon j'ai toujours ce village
Et son clocher,

Et la blanche maison assise au bord de l'Oise
Dans un verger...
D'ici je vois encor bleuir le toit d'ardoise
Pointu, léger.

Le goût aurait voulu dessiner un parterre
Devant la cour,
Sous un parc imité de ceux de l'Angleterre
Voiler le jour.

Mais là les seuls pommiers s'arrondissaient en voûte
Sur le fruit mûr;
Le raisin pour tenter les passants de la route

Grimpait au mur.

Point de fleurs. Si le vent soufflait la violette
Près du noyer,
Avec le foin la fleur tombait sous la serpette
Du métayer.

Là pourtant les bouquets égayaient une chambre
De leurs couleurs :
Les vases conservaient de janvier à décembre
Toujours des fleurs.

Ces roses du dehors pour qui fleurissaient-elles ?
Qui les offrait ?
J'avais quinze ans ; l'amour croisa ses blanches ailes
Sur mon secret.

Mais d'un premier désir qui perdrait la mémoire ?

J'en tremble encor.

Ah! passez dans mes vers, par les portes d'ivoire,

Mes rêves d'or!

NOIRE ET BLANCHE.

Vous pour qui le soir commence au matin,
Dieu vous fit, ma chère, un plaisant destin.
Pour vous le jour naît quand la nuit s'allume :
Dès que Paris dort, adieux à la plume !

Mettez pour le bal votre masque noir.
Quand Paris s'éveille, adieux au costume!
Mettez pour le lit votre blanc peignoir.
Fait-il nuit? bonjour! Fait-il jour? bonsoir!

Au bal, au bal! l'Opéra flambe :
Dans le bas noir glissez la jambe,
Glissez dans le gant noir la main.
Rieuse sous la sombre moire,
Sous la barbe en dentelle noire,
Portez le deuil jusqu'à demain,
Et ne montrez de blanc rien que vos dents d'ivoire.

Au lit, au lit! voici le jour :
Faites-vous blanche pour l'amour,
Livrez vos albâtres, ma belle.
Pieds blancs, bras blancs, front radieux,
Cils blonds voilant le noir des yeux,

Poitrine où la neige étincelle...
Rien de noir que le jais de vos bandeaux soyeux.

Au bal, dans la loge grillée
Qu'un soupirant a verrouillée
Persiflez d'un fausset moqueur.
Comme l'oiseau dans la volière
Soyez bavarde et familière;
D'un trait malin percez le cœur;
Frappez de l'éventail la main trop cavalière.

Au lit, sous le tiède édredon,
Gazouillez avec abandon.
Comme l'oiseau sous la ramée
Parlez d'amour languissamment;
Dans les cheveux de votre amant
Passez une main désarmée;
Et qu'un double rideau voile le dénoûment.

— Puisqu'ainsi le veut la Parque frivole
Qui pour toi tourna le fil à rebours,
Fais des jours tes nuits, et des nuits tes jours.
Quand le jour commence, au lit! mon idole :
Au bal! ma beauté, quand le jour finit.
Au lit sois bien tendre, au bal sois bien folle,
La plus noire au bal, la plus blanche au lit,
Merle à la volière, et colombe au nid.

EX VOTO.

Tu sais faire un miracle; il faut bien croire en toi,
Notre-dame d'amour en chasuble de soie;
Tu causes d'un regard la douleur ou la joie,
O ma sainte, regarde-moi!

Madone, n'as-tu pas un boudoir pour chapelle,
Et pour relique aussi ton image au pastel;
Et n'a-t-on pas changé l'étagère en autel
Où mon cœur d'argent étincelle?

D'autres ont apporté les perles de la mer,
Les encens recueillis aux rives étrangères,
Les cristaux de couleur à montures légères;
Moi, rien qu'un cœur qui sait t'aimer :

Un cœur vibrant pour toi comme un cristal sonore,
Où pour toi l'art des vers cherche des perles d'or,
D'où l'ardente prière en prenant son essor
En parfum vers toi s'évapore.

Nul n'a su te ravir à ta placidité.
Pâle comme une sainte en sa niche sculptée,
Tu te croisais les mains, et la foule agitée

Adorait ta virginité.

J'ai tant prié! j'ai vu la madone sourire,
La pâleur s'animer, le marbre compatir :
Tu m'as tendu les bras, Vierge... pourquoi mentir,
Maîtresse est bien plus doux à dire.

LA MÉTEMPSYCOSE.

I.

Puisqu'il faut croire à quelque chose,
Pythagoras fut un cheval ;
Croyons à la métempsycose,
Berçons-nous de cet idéal.

— Quel fut notre sort sur la terre?
Maîtresse, veux-tu le savoir?
Il fait bien nuit dans ce mystère;
Mais ferme les yeux, tu vas voir.

II.

Là bas, vois-tu, là bas, l'horizon qui rayonne?
Sur l'or des épis mûrs brille l'acier des faux.
C'est le champ d'Abraham, le peuple hébreu moissonne.
Un pasteur accroupi près des blés en faisceaux,
D'inutiles bluets compose une couronne :
C'est moi.
— Reconnais-tu la jeune fille
Qui pour se parer de mes fleurs
Donne sa gerbe aux botteleurs,
Et pend à son côté le fer de sa faucille?
C'est toi.

Aperçois-tu, là bas, le Nil bleu qui serpente
A travers les dieux sphynx et les temples d'Isis?
Regarde cet esquif ombragé d'une tente
Qui s'en va loin du bord chercher une oasis.
A la proue un rameur fend l'onde murmurante:
C'est moi.
— Et sous l'abri des blanches trames,
A la poupe de mon bateau,
Cette vierge au royal bandeau
Qu'en un rêve d'amour berce le bruit des rames,
C'est toi.

Au loin regarde encor... Voici la Grèce antique.
Les beaux vieillards d'Athène et les jeunes garçons
S'enivrent d'éloquence à l'ombre du Portique.
Le moins sage, distrait des savantes leçons,
Tourne des yeux charmés vers la place publique:
C'est moi.

Rênes en main, une hétaïre

Passe sur un char d'or sculpté.

La triomphante déité

Ralentit son quadrige et me donne un sourire :

C'est toi.

Plus près, reconnais-tu l'Alhambra de Grenade?

Les douceurs de la lune ont remplacé le jour,

Et les brises du soir frôlent la colonnade.

Mais quel est ce chanteur assis près d'une tour?

Sa guitare a vibré, j'entends la sérénade...

C'est moi.

— Vois-tu la sultane paraître

Sans voile, au balcon du sérail,

Et son bracelet de corail

Tomber avec des fleurs au pied de la fenêtre?

C'est toi.

Plus près, plus près encor, reconnais-tu Florence ?

Sur la fière cité règnent les Médicis,

Et dans les ateliers, fleurit la Renaissance.

Vois ce peintre toscan soigneux de ses glacis,

Qui devant un portrait cherche la ressemblance :

C'est moi.

— Et la dame, mon doux modèle,

Qui pour se voir dans le tableau

Ecarte du doigt mon pinceau,

Et rougit du bonheur de me sembler si belle :

C'est toi.

Maintenant, sans descendre au fond de ta mémoire,

Sans sortir de ta chambre aux modernes lambris,

Dans la glace vois-tu la fin de notre histoire?

Aux pieds de sa maitresse un rimeur de Paris

Couvre de vers galants ses tablettes d'ivoire :

C'est moi.

— Mais regarde encor dans la glace...
La dame entre ses bras jaloux
Retient mon front sur ses genoux,
Et d'un baiser de miel sur la bouche m'embrasse :
C'est toi.

III.

Croyons à la métempsycose;
Et si notre fin doit venir,
Que du moins la métamorphose
Nous change sans nous désunir.

Sois fleur au bord d'une corbeille,
Sois un beau lis sous un beau ciel:
Moi, je veux devenir abeille;
Dans ton cœur je boirai le miel.

AD SODALES.

Mes amis, mes amis, écoutez donc la prose :
« — La poésie a fait son temps.
Assez de vers! place au bon sens!
Qu'au monde entier ma voix l'impose! »

—Que de rêveurs dans les buissons
Dès que Fontenay devient rose!..
Mes amis, faites des chansons.

Mes amis, mes amis, écoutez donc encore :
« —L'utile, voilà la beauté!
Pour le bien de l'humanité
Que peut une rime sonore? »
—Pour consoler leurs nourrissons
Les mères chantent dès l'aurore.
Mes amis, faites des chansons.

Mes amis, mes amis, écoutez la superbe :
« —Le sillon attend des semeurs.
Qu'avons-nous besoin de rimeurs
Qui mêlent à nos grains leur herbe? »
—Les vierges au temps des moissons
Cherchent les bluets dans la gerbe.
Mes amis, faites des chansons.

Mes amis, mes amis, écoutez cette folle :

« — La jeunesse encombre mes cours.

Attiré par mes seuls discours

Aux quatre Facultés on vole. »

— J'entends des cors et des bassons :

Voici la valse, adieu l'École !

Mes amis, faites des chansons.

Mes amis, mes amis, écoutez, qu'elle est fière !

« — Il faut pour la paix des états

Non des chanteurs, mais des soldats

Aux bras d'acier, au cœur de pierre. »

— Le canonnier sur ses caissons

Fredonne pour la vivandière.

Mes amis, faites des chansons.

Mes amis, mes amis, écoutez la demande :

« — La Muse apprend-elle aux cités

A défendre leurs libertés,
Elle, esclave de qui commande? »
— Pour donner aux rois des leçons
Béranger a payé l'amende.
Mes amis, faites des chansons.

Mes amis, mes amis, n'écoutez pas la prose.
Suivez les lois de l'univers :
Le soleil dore les blés verts,
Le vent s'enivre de la rose,
Le ruisseau baise les cressons,
Sous le noisetier le nid cause...
Poëtes, faites des chansons !

LE SANCTUAIRE.

Vous avez une chambre à tous les vents fermée,
Des mules en fourrure, un grand feu sans fumée;
Les roses d'Aubusson tapissent vos hivers:
Enfin, pour mettre au monde un petit conte en vers,

Sur la table voici l'élégante écritoire,
Les papiers parfumés, la plume au col d'ivoire.
Que vous faut-il de plus pour avoir de l'esprit?
Vous plaît-il de dicter?.. votre maîtresse écrit.
Car je suppose encor qu'au fond d'une bergère
Se chauffe à vos côtés gentille ménagère,
Maîtresse qui, de jour, les doigts sur le carnet,
Soulage en son travail l'homme de cabinet;
Et la nuit, dans l'alcôve où la glace reflète,
Applique les leçons de son jeune poëte.
Or, il fait jour, madame a pris la plume en main :
« — Allons, mon cher ami, mettons-nous en chemin...
« Je chante...» Eh! que chanter sur des coussins de soie?
Irez-vous batailler près des remparts de Troie,
Sauver Jérusalem, voyager aux Enfers?
Non: restez à Paris, et du sein des hivers,
Frileux Tityre assis à la chaleur du hêtre,
Chantez de quels loisirs Dieu vous a fait le maître.

Chantez l'art délicat et le plaisir furtif;
Surtout, chantez l'amour... Muse, le beau motif!
Le vers aux pieds légers prend son temps, déménage,
Et l'on dicte à la plume une rime volage.
Alors madame gronde : on se querelle, on rit;
Les amants font la paix... et le vers est écrit.

Voila pourquoi l'auteur en finissant ce livre
Veut répéter encor qu'il est content de vivre.
Ses loisirs de l'hiver échappaient à l'ennui,
Les doigts de sa maîtresse écrivaient près de lui:
Loisirs du coin du feu, maîtresse aux formes rondes,
Que désirer de plus dans le meilleur des mondes?
— Mais c'est assez de vers, et vos yeux sont bien doux....
Le soleil est couché, mignonne, embrassons nous!

FIN.

TABLE.

TABLE.

Pages

FIN DE LA TABLE

PARIS. — Typographie de LACOUR et Cie,
Rue St-Hyacinthe St Michel, 33.


25.1.1888




NE